

LA DAME
MEDECIN,
COMEDIE.

Fin.

A C T E U R S.

ANGELIQUE.

ERASTE, amant d'Angelique.

GERONTE.

LUCILE, fille de Geronter.

CLEANTE, amant de Lucile.

LISE, suivante de Lucile.

JACINTE, suivante d'Angélique.

CRISPIN, valet d'Erafte.

UN MEDECIN.

PICARD, laquais d'Aminte.

La scène est à Paris.



LA DAME
MEDECIN,
COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JACINTE.

ANGELIQUE.



I tu veux m'obliger, ne me réplique
rien,
Et fais ce que je dis.

JACINTE.

Mais encor faut-il bien
Savoir, en m'en allant, ce qu'il faut dire ou faire.

ANGELIQUE.

Ne te l'ai-je pas dit ?

JACINTE.

Vous ? Voilà l'ordinaire

T iij.

De la plupart des gens, qui, sans avoir rien dit,
 Veulent voir deviner ce qu'ils ont dans l'esprit ;
 Et qui, sans s'expliquer, traitent leurs gens de bête,
 Si, dès qu'ils se sont mis quelque dessein en tête,
 On ne les entend pas-d'abord à demi mot.
 Expliquons-nous, de grace, & parlons par écot.

A N G E L I Q U E.

J'ai vû par la fenêtre un homme tout à l'heure,
 Qui mène par la main Aminte à sa demeure ;
 Va-savoir quel il est, son pays.

J A C I N T E.

A quoi bon ?

A N G E L I Q U E.

Je veux savoir son bien, sa naissance, son nom.

J A C I N T E.

Autre histoire. Ainsi donc, grace à votre fenêtre,
 Ce blondin si bien fait que vous vouliez connoître,
 Qu'avec tant de plaisir vous aviez remarqué
 Au bal, toutes les fois que vous aviez masqué,
 Dont par tout par votre ordre, à qui vouloit m'en-
 tendre,

Je demandois le nom sans le pouvoir apprendre,
 Ne vous tient plus au cœur, un autre vous réfout.

A N G E L I Q U E.

Celui dont vainement tu t'informois par tout,
 Que tout ce carnaval je brûlois de connoître,
 Est celui que je viens de voir par là fenêtre,
 Il passe avec Aminte, & je puis aujourd'hui...

J A C I N T E.

Celui que tant de fois vous m'avez montré ?

A N G E L I Q U E.

Lui.

J A C I N T E.

Celui qui vous parloit hier bas à cette noce,
 Qui vous donna la main jusqu'à votre carrosse,
 Qui parut si surpris quand faisant vos adieux,
 Votre masque tombé vous fit voir à ses yeux ?

ANGELIQUE.

Oui.

JACINTE.

Je me trompe fort, ma très chere maîtresse,
Si ce masque tombé ne fut un coup d'adresse,
Et si vous ne songiez enfin à ce moment
Plus à vous faire voir qu'à votre compliment.

ANGELIQUE.

Oui, je le fis exprès; je voulois dans la rue
Voir quel effet en lui pourroit causer ma vûe,
Et dans ses yeux surpris je vis un embarras,
A te dire le vrai, qui ne me déplut pas.
Son trouble à mon aspect, en me venant conduire,
Interrompit le cours de ce qu'il vouloit dire;
Je vis dedans ses yeux une tendre langueur;
Son visage couvert d'un peu plus de rougeur;
Une secrete ardeur... Que veux-tu que je dise?
Tout ce qu'un bel objet peut causer de surprise
Parut dans son désordre enfin, & tel qu'il est....

JACINTE.

C'est à dire, en deux mots, que le Monsieur vous
plaît,
Et qu'à vous en conter s'il avoit quelque pente,
Votre fierté pour lui seroit fort chancelante.

ANGELIQUE.

Si par quelque hazard sa tendresse aujourd'hui
Répondoit au penchant que je me sens pour lui,
Je m'en applaudirois, je n'en fais pas la fine:
Car enfin, à céder quand l'amour nous destine,
Il est doux de trouver, se rangeant sous ses loix,
Un cœur de qui l'ardeur réponde à notre choix;
Ainsi je ne verrois son amour qu'avec joie.
Mais ne perds plus de temps, & cours où je t'en-
vois.

226 LA DAME MEDECIN ;

J A C I N T E.

Laissez-les séparer , à peine est-il parti.

A N G E L I Q U E.

Mais...

J A C I N T E.

Mais verrois-je Aminte avant qu'il soit sorti ?
Dites-moi , s'il vous plaît , si , comme tout peut
être,

Celui que vous venez de voir par la fenêtre
Etoit l'amant d'Aminte ?

A N G E L I Q U E.

Alors sans me flatter...

Mais laisse-moi du moins le plaisir d'en douter
Jusques à ton retour , sans vouloir , par avance,
M'en ôter la douceur en m'ôtant l'espérance.
Lors qu'à se trop flatter un cœur s'est exposé ,
Jacinte , il est toujours trop tôt désabusé.

J A C I N T E

Ma foi , depuis la mort de Monsieur votre pere,
Vous avez grandement changé de caractère ;
C'étoit un médecin fameux , homme d'esprit ,
Qui de son chaste hymen vous voyant le seul fruit,
Ne voulut point souffrir , sans en dire la cause ,
Qu'aucun maître que lui vous montrât quelque
chose ;

Entêté de son art , le soir & le matin ,
Il ne vous en parloit qu'en Grec ou qu'en Latin ,
Et de vous le montrer se faisant une joie ,
Ne vous laissoit jamais qu'un Hippocrate en voie.
Aussi , grace à ses soins , en Grec comme en Latin ,
Vous raisonnez de tout en fameux médecin ;
Mais si bien à son sens , du moins en apparence ,
Que sans exagerer ici ce que j'en pense ,
En un besoin , au lieu de cet habit doré ,
Vous porteriez la robe & le bonnet carré.

ANGELIQUE.

Que veux-tu ? Cette humeur quadroit mal à la
mienne ,

Chacun a sa manie , & c'étoit là la sienne ;

Et voyant à quel point il y sembloit porté ;
Il falloît bien m'en faire une nécessité.

Mais depuis qu'en mes droits le ciel veut que je
rentre ,

Mon esprit & mon cœur retombent dans leur
centre ;

Et je regarde enân tous ce soins, en ce jour,

Comme autant de larcins qu'on faisoit à l'amour.

JACINTE.

Chut. Votre homme revient , sa retraite est bien
prompte.

Je vous quitte , & de tout je vous rendrai bon
compte.

ANGELIQUE.

Je rentre, & je t'attens.

JACINTE.

Dans peu je vous verrai.

SCENE II.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.

MAis Monsieur.

ERASTE.

Mais, maraud, où t'étois-tu fourré,
Quand je sortis du bal près de notre demeure ?
D'où viens-tu depuis hier ? Il n'étoit pas une heure,

228 *LA DAME MEDECIN;*

Que j'étois au logis, je fis tous mes efforts
Pour te chercher dedans, je t'appellai dehors;
Mais inutilement. Parle, que je t'entende:

C R I S P I N.

A la porte, Monsieur, la foule étoit bien grande;
Outre les violons ronflans toute la nuit,
Ces fripons de laquais faisoient un si grand bruit...

E R A S T E.

C'est un conte, par tout je me suis fait entendre.
Quand ma voix jusqu'à toi n'auroit pû se répandre,
Depuis le jour, chez moi, que n'es-tu retourné?
Est-on au bal, dis-moi, traître, à midi sonné?

C R I S P I N.

Non, je suis dans mon tort, mes excuses sont vaines,
Franchement, vos raisons valent mieux que les
miennes;

Et je m'en vais, Monsieur, vous instruire de tout.
Hier au soir, assoupi, mort de froid, & de bout,
Pendant qu'à danser vous montriez votre adresse,
Je gagnai l'écurie à travers de la presse,
Sans lumière & sans bruit, ayant dedans un coin
Composé mon grabat de deux bottes de foin,
Pour me récompenser de mes veilles passées,
Je me couchai dessus, toutes craintes cessées,
Où j'ai, pour ne vous point éclaircir à demi,
Jusqu'à l'heure qu'il est fort proprement dormi;
Et même où je serois encore sans un homme
Qui s'est donné le soin d'interrompre mon somme,
Et qui m'ayant tiré quelque temps assez fort,
M'a juré qu'il croyoit que je fusse yvre ou mort.

E R A S T E.

Maraud!

C R I S P I N.

De moi, Monsieur, n'ayant pas grande affaire,
Je crus...

E R A S T E.

Tu ne me fus jamais si nécessaire.

CRISPIN.

C'étoit pour un flambeau , je m'en suis bien douté.

ERASTE.

Non , non , c'étoit pour suivre une jeune beauté ,
Que je vis hier au bal. Ah , cruelle aventure !
Elle est toute charmante , & jamais la nature
N'assembla tant d'attraits , c'est un teint merveil-
leux ,

De grands yeux pleins d'éclat , un port majestueux ,
Un esprit engageant , une douceur extrême.

CRISPIN.

Chacun en dit autant de la beauté qu'il aime.

ERASTE.

Si je t'avois trouvé , maraud , quand je sortis ,
Je te l'aurois fait suivre , & saurois son logis ;
J'aurois , m'introduisant avec un peu d'adresse ,
Eu part à son estime , ou même à sa tendresse ;
Mais c'en est fait , ce sont des regrets superflus.

CRISPIN.

Mais , Monsieur , s'il vous plaît , ne vous souvient-
il plus

Qu'Erasle est votre nom , qu'exprès en cette ville
Vous venez de Lyon pour épouser Lucile ,
Que son pere & le vôtre , amis depuis long-temps ,
Ont conclu cet hymen depuis près de deux ans ,
Et même que n'étoit qu'elle est indisposée ,
En arrivant ici vous l'eussiez épousée ?

ERASTE.

Je le sai , je l'ai vûe , elle a de quoi charmer ,
Mais je ne me sens point de penchant à l'aimer.
Que veux-tu ? C'est un air nonchalant qui me glace ,
Je ne saurois la voir que son froid ne me chasse.
Les trois quarts de l'année on dit qu'elle est au lit ,
Elle se plaint toujours , rien ne la divertit ,
Sur son tempérament Saturne qui domine ,
Crispin , remue en elle une bile chagrine.

230 *LA DAME MEDECIN,*

Que ne ressemble-t'elle à l'objet de mes feux ?

C R I S P I N.

Mais elle a de grands biens, & vous êtes fort gueux.

E R A S T E.

Hé, faut-il, lui faisant un si grand sacrifice,
Qu'en dépit de l'amour l'intérêt nous unisse !
C'est faire son bonheur d'un destin trop commun ;
Se donner cent chagrins, pour s'en épargner un ;
C'est se vendre, en un mot, & tu te persuades
Que son bien...

C R I S P I N.

Hé, Monsieur, point tant de gasconades.
Pour trente mille écus, & trois ans défrayé,
Si vous êtes vendu, vous êtes bien payé.
Croyez-moi, laissez-là votre belle inconnue,
Et venez voir comment Lucile...

E R A S T E.

Je l'ai vûe,
Elle est toujours de même, elle le dit, au moins,
Et son amour, de moi, demande d'autres soins.
Crispin, il faut chercher la beauté qui m'engage,
Je veux, pour la revoir, mettre tout en usage.
Il faut céder au feu dont je me sens épris.
Je veux voir cette nuit tous les bals de Paris,
Elle y viendra sans doute, & je la veux connoître.

C R I S P I N.

Chez Lucile, Monsieur, je vois quelqu'un paroître ;
C'est le beau-père.

E R A S T E.

Allons, songe à suivre mes pas ;
Et souviens-toi sur-tout de ne t'endormir pas.

SCENE III.

GERONTE, LISE,

GERONTE.

L'Etrange entêtement! Quoi, toujours obstinée.

LISE.

Que voulez-vous, Monsieur, elle craint la saignée ;
 Et se met dans l'esprit, que loin de la guérir,
 S'il faut que l'on la saigne, on la fera mourir.
 Elle s'offre, n'étant, dit-elle, pas sanguine,
 A prendre tous les jours quatre fois médecine ;
 Avec le médecin, si l'on veut à ce prix,
 Elle met de bon cœur l'apothicaire au pis ;
 Mais quant à la saignée on ne l'y peut résoudre.

GERONTE.

Hé...

LISE.

Pour elle, Monsieur, c'est pis qu'un coup de
 foudre.

GERONTE.

Mais tous les médecins qui sont venus céans
 Disent que sans cela c'est y perdre son temps,
 Qu'on ne la peut guérir ; il faudra qu'elle meure
 Si cette humeur lui dure.

LISE.

Ah! Nuit & jour j'en pleure;

Elle est dans un état...

GERONTE.

Ma pauvre fille, hélas !

LISE.

Elle est d'une maigreur qui ne se conçoit pas,

232 LA DAME MÉDECIN,

Elle ne dort non plus...

G E R O N T E.

Que je crains pour sa vie ?

L I S E.

J'en ai le cœur si gros , & j'en suis si faisie
Qu'il faudra , si son mal ne prend un autre tour ,
Nous enterrer , Monsieur , toutes deux en un jour.

G E R O N T E.

J'y prétens donner ordre , & je me persuade
Qu'on peut...

L I S E.

Hé, le moyen qu'elle ne soit malade !
Toujours des médecins , grace à votre bonté ,
Nous avons quasi vû toute la Faculté ;
On ne voit tous les jours autre chose à la porte ;
Elle n'est que malade , une autre en seroit morte.
De quoi vous a servi ce soin toujours égal ?
Qu'à vuider votre bourse & la rendre plus mal.

G E R O N T E.

De rien , car il faudroit qu'elle eût été saignée ,
Disent tous ces Messieurs , & puis après baignée :
Mais leurs avis chez moi ne sont point respectés ,
Son obstination les a tous rebutés ,
Ils n'y reviennent plus , & chez eux...

L I S E.

Qu'il s'y tiennent.
Monsieur, en est-il deux là-dessus qui conviennent ?
L'un soutient que son mal procède du cerveau ,
L'autre d'un foie usé qui ne fait que de l'eau ,
Aujourd'hui sa poitrine est foible & délicate ,
Tantôt c'est le poulmon , & tantôt c'est la rate ;
A soutenir leur dire , ils sont tous obstinés ;
Je ne m'étonne plus s'ils ont été bernés ;
Car pour moi , qui ne suis qu'une simple servante ,
Si je savois rimer...

G E R O N T E.

Taisez-vous, ignorante,

Ce

Ce chapitre vous passe, & moi, qui vous vauz bien,
A leurs raisonnemens souvent je n'entens rien ;
Mais je fais qu'ils sont bons. Si jamais votre bile
Se répand. . .

L I S E.

Croyez-moi, laissez en paix Lucile,
Sans rendre de ses maux tous ces Messieurs témoins.
Monsieur, laissez agir la nature & mes soins,
Leurs remèdes sont vains, votre bourse se mine ;
Votre fille, de plus, s'en lasse & s'en chagrine,
Laissez-la quelque temps. . .

G E R O N T E.

La laisser sans secours &
Ce seroit m'exposer à voir finir ses jours.
Non, donc il faut guérir, ou mourir dans les formes.
Il est des médecins à ses desirs conformes,
Que contre la saignée on voit se récrier,
Et j'en fais venir un exprès de Montpellier ;
La merveille du temps, en un mot, un prodige.
Il guérit de tous maux.

L I S E.

Quoi ?

G E R O N T E.

Taisez-vous, vous dis-je.

L I S E.

Quand doit-il arriver ?

G E R O N T E.

Jé m'en vais le savoir.
Mais que l'on se prépare à le bien recevoir.
Tiens, vois-tu ; fr'apprens jamais qu'en mon ab-
sence
On manqué de respect pour la moindre ordon-
nance,
Morbleu, si l'on ne fait en tout ce qu'il dira. . .

SCENE IV.

GERONTE, LISE, LUCILE.

LUCILE *dedans le logis.*

Lise ?

GERONTE.

Va, je vais voir quand il arrivera.

SCENE V.

LUCILE, LISE.

LISE.

Bon, réjouissez-vous.

LUCILE.

Comment, donc ? Qui t'oblige

A..,

LISE.

Réjouissez-vous, encore un coup, vous dis-je.

LUCILE.

De quoi, me réjouir ? Parles-tu tout de bon ?

Eraсте voudroit-il retourner à Lyon ?

Aurois-je eu le bonheur, dis-moi, de lui déplaire ?

LISE.

Oh que non.

LUCILE.

Qu'est-ce donc ? Que te disoit mon per

Ne se doute-il point , di , sans rien déguiser ,
Que je fais la malade afin de l'abuser ?
Auroit-il découvert...

L I S E.

Quoi ?

L U C I L E.

Que Cléante m'aime ;
Que je n'ai , pour l'aimer , consulté que moi-même ;
Et que tous trois d'accord sur tout ce que j'ai feint ,
Nous avons...

L I S E.

Qu'aisément on croit ce que l'on craint.
Il ne se doute point que vous soyez si fine ,
Ni que pour rebuter l'époux qu'il vous destine ,
Vous ayez feint des maux que vous ne sentez point.
Et vous pouvez dormir en repos sur ce point.

L U C I L E.

Hé , de quoi faut-il donc que je me réjouisse ?
Parle.

L I S E.

De ce qu'on va vous rendre un bon office.
Votre père , ignorant toujours votre dessein ,
Vous fait de Montpellier venir un médecin
Qui guérit de tous maux les morts & les malades.
Ainsi préparez vous à nouvelles aubades.

L U C I L E.

Ah ! Cesse de railler.

L I S E.

Non , je ne raille pas ,

Il va s'en informer.

L U C I L E.

Ah , ciel ! Quel embarras !

Ses remèdes...

L I S E.

Mes soins seconderont les vôtres.

Ne vous souvient-il plus où j'ai jetté les autres ?

V ij

Quand je songe que l'un, content & satisfait ,
 Venoit voir quels effets son remède avoit fait ,
 Et que je me remets sa figure & sa mine ,
 Lorsque vous lui disiez que votre médecine
 N'avoit point opéré ; qu'un autre survenant ,
 Dès qu'il avoit appris cet effet surprenant ,
 Traitait l'apothicaire . entre ses dents , de bête ;
 Et qu'il gagnoit la porte en se gratant la tête ,
 Que l'autre le suivoit avec un pied de nez :
 J'en ris comme un folle , & m'en tiens les côtés.
 Franchement , je voyois leur surprise avec joie ,
 Car il n'est pas un d'eux , sûrement , qui ne croie
 Que vous n'avez encor ses drogues dans le corps ,
 Et que vous n'en creviez quelque jour .

LUCILE.

Nos efforts
 N'ont encor rien produit ; je crains bien que la suite
 N'augmente les chagrins où je me vois réduite ,
 Et s'il faut une fois que mon pere éclairci ,
 Que Cléante...

LISE.

Ecoutez, quelqu'un vient. Le voici

SCENE VI.

LUCILE, CLEANTE, LISE.

CLEANTE.

Puis-je...

LISE.

Ne craignez rien , le bon-homme est en ville ,
 Venez.

CLEANTE.

Par quels respects , adorable Lucile ,

Puis-jé assez dignement reconnoître, en ce jour,
 Les secours que vos soins prêtent à mon amour.
 Malgré toute l'ardeur dont mon ame est atteinte,
 Je perdois tout espoir sans cette heureuse feinte;
 Et sans elle un hymen, à mon bonheur fatal,
 Vous auroit déjà mise au pouvoir d'un rival.
 Puisqu'à me seconder votre ardeur s'est offerte,
 Ne vous rebutez point si vous craignez ma perte.
 Cléante, assurément, privé d'un tel secours,
 N'apprendroit son malheur qu'aux dépens de ses
 jours.

LUCILE.

Vous savez à quel point pour vous je m'intéresse,
 Cléante, & de mon sort si j'étois la maîtresse,
 Vous savez quel penchant m'entraîneroit vers vous;
 Mais quoi ! L'on me destine Eraste pour époux;
 Soit qu'il aspire au bien que lui promet mon pere,
 Soit qu'il m'aime en effet, ils'efforce à me plaire.
 En vain, Lisé le sait, je cherche à l'éviter,
 Ni mon froid ni mes soins n'ont pû le rebuter,
 Il prétend m'épouser, mon pere me l'ordonne,
 Il se fait une loi des paroles qu'il donne.
 Vous savez son humeur, il n'en changera pas,
 Et même on fait venir, pour surcroît d'embaras,
 Un autre medecin de Montpellier. Je tremble
 Quand je vois contre nous tant d'obstacles ensem-
 ble,

Je crains que notre amour, Cléante, en cet état,
 Ne produise à la fin quelque fâcheux éclat

CLEANTE.

Ainsi, ce cœur soumis au joug qu'on lui prépare,
 Aimera mieux souffrir que l'hymen nous sépare;
 Et déjà résolue à céder sans effort,
 Vous consentez, Madame, à l'arrêt de ma mort.
 Ah ! Je vois quel penchant pour lui vous sollicite,
 Vos yeux se sont ouverts, Eraste a du mérite,
 Vous l'aimez ; & ce cœur qui devoit être à moi,
 Se fait de son devoir une agréable loi.

L I S E.

Jugez mieux de son cœur.

L U C I L E.

Un semblable scrupule

N'a rien...

L I S E.

Hé, pourquoi, diantre, aussi ce préambule ?
 Madame, il a raison , à quoi bon tout cela ?
 Avez-vous fait ce pas pour en demeurer là ?
 Vous vous aimez tous deux , & je me persuade
 Que tant qu'il vous plaira de faire la malade ,
 On ne conclura rien , la fussiez-vous dix ans.
 Votre pere est trop vieux pour vivre encor long-
 temps.

Erafte rebuté désertera fans doute ,
 Ce galant vous déplaît , le bon homme a la goutte ,
 La mort ou vos froideurs favorisant vos feux ,
 Vous déferont de l'un & peut-être des deux.
 Allons un train égal , & cessez de vous plaindre.

L U C I L E.

Hé bien , Cléante, hé bien, continuons de feindre.
 Mais , dieux , j'entens quelqu'un !

L I S E.

Ah ! Tout seroit perdu.
 Si c'étoit le bon -homme , ou l'époux prétendu.

L U C I L E.

Fuyez. Si l'on vous voit , la feinte est découverte.

L I S E.

La porte du jardin fera ce soir ouverte.

C L E A N T E.

Cela suffit. Adieu.

L I S E.

Rentrons dans la maison.

S C E N E V I I.

A N G E L I Q U E , J A C I N T E .

J A C I N T E .

O Ui , l'on le nomme Erasfe, il est né dans Lyon,
 Depuis près de deux mois il est en cette ville,
 Il y vient tout exprès pour épouser Lucile ,
 Elle est nièce d'Aminte ; & vous pouvez juger
 Si dessus son rapport j'aurois lieu de gager.

A N G E L I Q U E .

A ne te rien cacher, son esprit , sa manière ,
 Sa mine , sa douceur avoit de quoi me plaire ,
 J'apprens avec regret que l'hymen soit conclu ,
 Jacinte , je voudrois ne l'avoir jamais vû.
 Mon cœur , jusqu'à présent , à l'amour insensible ,
 Pour engager Erasfe eût trouvé tout possible ,
 A tout autre pour lui j'aurois pû renoncer ;
 Mais , puisqu'il se marie , il n'y faut plus penser.
 Mais, puisqu'ils sont d'accord, Jacinte, quel mystere
 Fait que depuis deux mois cet hymen se diffère?

J A C I N T E .

C'est que depuis un temps , Lucile à ce qu'on dit ,
 Est malade à garder même souvent le lit ;
 Enfin les médecins d'ici les plus habiles
 Ont fait , pour la guérir , des efforts inutiles ,
 Elle est toujours de même , & l'on dit qu'à grands
 frais

On en fait venir un de Montpellier exprès ,
 D'un mérite... En un mot , qui n'est pas ordinaire.
 Aminte le connoît , & c'est à sa prière
 Qu'il vient , il descendra chez elle en arrivant
 Pour aller... Mais autant en emporte le vent ,

240 LA D'AME MEDECIN;

Vous ne m'écoutez pas.

ANGELIQUE.

Mais quel mal fait la plainte ?

JACINTE.

Tout franc, la tante croit que ce n'est qu'une feinte,
Que n'aimant pas Eraste elle a feint tout ceci,
Afin de s'en défaire, & le chasser d'ici ;
Elle s'en doute, au moins : & soupçonne Cléante
D'être de ce complot avecque la servante.

ANGELIQUE.

Si la chose est ainsi, je ne perds pas l'espoir ;
Il faut...

JACINTE.

Que voulez-vous ?

ANGELIQUE.

Sui-moi, je veux la voir.

JACINTE.

Amante ?

ANGELIQUE.

Oui, je l'estime, & je sai qu'elle m'aime ;
Il me tombe en l'esprit un plaisant stratagème,
Qui peut, sans m'exposer, seconder mon amour,
Et qui peut réussir avant la fin du jour.
Mais hâtons-nous.

JACINTE.

Voici quelque histoire nouvelle ;

La curiosité m'est un peu naturelle,
Si je ne sais à quoi votre esprit se résout...

ANGELIQUE.

Sui-moi, par le chemin, je t'instruirai de tout.

Fin du premier acte.

ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE, JACINTE.

ANGELIQUE.

U'EN dis-tu?

JACINTE.

Vous voilà plaisamment équipée.
Franchement j'avouerais que j'y serois
trompée ;

Et cet habit vous donne un air de gravité
Sur qui vous vous pouvez fier en sûreté :
Allez , on vous croira médecin à bon titre.
Ma foi , l'on dit bien vrai , l'amour est un chapitre
Sur lequel les docteurs se font en peu de temps.

ANGELIQUE.

Aurai-je des porteurs , savent-ils que j'attens ?

JACINTE.

Ils viendront à l'instant , car je leur ai fait dire.
Vous allez chez Aminte ?

ANGELIQUE.

Elle doit m'introduire

Au lieu du médecin qui vient de Montpellier ;
Elle me le promet quand je fus l'en prier ;
Et j'espère bien-tôt débiter chez Lucile
Du Grec & du Latin en médecin habile.

JACINTE.

Et si ce médecin qu'on avoit demandé
Vient débarquer chez eux ?

ANGELIQUE.

On l'a contremandé ;

Tome III.

X

242 LA DAME MEDECIN,

Et, quand même il viendrait, étant sûre d'Aminte,
Je n'ai, sur ce sujet, ni scrupule ni crainte.
Je vais, pour peu qu'amour seconde mes efforts,
En me divertissant, faire agir des ressorts
Qui pourront quelque jour, s'il faut qu'on les
publie,

Devenir le sujet de quelque comédie.

Mais je ne risque rien au dessein que je fais,
On ne me connoît point au logis où je vais,
Sous ce déguisement je vais sortir en chaise,
Je pourrai voir Erasme & Lucile à mon aise;
Je saurai si pour elle Erasme a de l'amour,
Si l'intérêt l'engage à lui faire la cour,
Surquoi la tante a pu fonder ses conjectures;
Et, selon le besoin, je prendrai mes mesures.

J A C I N T E.

Ce rôle vous convient; vous le ferez des mieux.
Dieu fait, lorsqu'une fois vous vous verrez chez
eux,

Comme vous jâlez, & de quelle manière
Votre esprit enjoué se donnera carrière.

Que ne puis-je tantôt, en un coin à l'écart,
Du divertissement avoir aussi ma part!

Je ferois de bon cœur, je crois, l'apothicaire,
Pour avoir le plaisir de vous voir un peu faire,

A N G E L I Q U E.

Ne sachant ni Latin ni Grec, un tel complot..

J A C I N T E.

Et, mon oncle qui l'est en fait-il pas un mot?

A N G E L I Q U E.

Tu sauras tout, je fais ce que je me propose,

Et tu m'es nécessaire ici pour autre chose.

Jusques à mon retour, garde-toi de sortir.

J A C I N T E.

Votre chaise paroît.

A N G E L I Q U E.

Il est temps de partir.

Je vois venir Erasfe. Adieu, rentré, Jacinte,
 Pour le revoir dans peu, je me rens chez Aminte.

SCENE II.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

NOn, je ne comprends pas le malheur qui me
 fuit ;
 J'ai couru tous les bals de Paris cette nuit.

CRISPIN.

J'en suis dessus les dents.

ERASTE.

Mon aimable inconnue ;
 De peur de m'y trouver, n'y fera point venue.
 Quand le hazard fit choir son masque entre nous
 deux
 Le dépit quelle en eut parut dedans ses yeux.
 Se peut-il...

CRISPIN.

Se peut-il qu'un mortel un peu sage
 Cherche, de porte en porte, un oiseau de passage,
 Qu'il n'a vû qu'une fois, & qu'un pauvre valet
 Garde, pour un coup d'œil, trente fois le mulet.

ERASTE.

Il me vient de l'argent, & tu fais quel partage...

CRISPIN.

J'aime mieux gagner moins & dormir davantage.
 Douze heures de sommeil, à l'air dont je m'étens,
 Me feroient plus de bien que cent écus comptans;
 Et, si vous m'en croyez, sans prendre tant de peine,
 Le nez sur le chevet, nous irons prendre halcie,

X ij

Nous en serions tantôt plus gais & plus dispos.

E R A S T E.

Hélas ! Suis-je en état de prendre du repos !
 Vois-tu , je cacherois vainement ma foiblesse ,
 Je suis au désespoir, Crispin , je le confesse.
 Je ne fais, quand mon cœur pousse tant de soupirs,
 Si les difficultés augmentent mes desirs ;
 Ou si ce même cœur , n'ayant pu s'en défendre.
 Avoit pris plus d'amour qu'il n'en avoit crû prendre ;
 Mais , si toujours , le ciel la dérobe à mes yeux ,
 Je ne puis me flatter d'être jamais heureux.

C R I S P I N.

Et si vous apprenez , Monsieur , que cette belle
 Fût , comme tout peut être , une douce cruelle ,
 Qui n'eût pour revenu que le noble talent
 De se bien démêler d'un commerce galant ,
 Qui subsistât du fruit d'un long apprentissage ?

E R A S T E.

Ah ! Cela ne se peut , & c'est lui faire outrage ;
 A son air , ce soupçon doit être dissipé.

C R I S P I N.

C'est une marchandise ou l'on est bien trompé ,
 La plus belle n'est pas bien souvent la meilleure ;
 Et les cœurs , à Paris , se vendent de bonne-heure.
 Mais je veux me tromper , soit ; nous répondez-
 vous

Qu'étant sage & bien faite elle n'ait point d'époux ?
 Ou que son cœur enfin , à l'exemple du vôtre ,
 Ne se soit ni donné ni promis à quelque autre ?

E R A S T E.

Ah ! Crispin , j'en fremis.

C R I S P I N.

Tout cela supposé ,
 Pour vous en dégager , tout vous doit être aisé.
 Sans vous donner , Monsieur , tant de peine inutile ,
 Dès demain , s'il se peut , épousez-moi Lucile,

ERASTE.

Elle est toujours malade , & pourroit rebuter...

CRISPIN.

Hé bien , à ses dépens vous la ferez traiter ,
Elle est riche , & de plus , Monsieur , le mariage
Guérit de bien des maux.

ERASTE.

Tais-toi , tu n'es pas sage.

CRISPIN.

Venez la voir , venez , qu'est-ce qui vous retient ?
Songez à vous , Monsieur , je l'aperçois qui vient.

SCÈNE III.

LUCILE , ERASTE , LISE ,
CRISPIN.

LUCILE.

MOn pere étant dehors, je puis voir si Cléante...

LISE.

Chut. Eraste paroît , faites bien la mourante.

LUCILE.

Je n'en puis-déjà plus , je n'y saurois aller ;
Je n'ai pas seulement la force de parler ;
Il faut me mettre au lit , si ce mal ne me quitte.

LISE.

Mais...

LUCILE.

Mais suis-je en état, di , de faire visite ?
Ne m'importune plus , vois ma tante , & dis lui
Que pour la voir j'ai fait mon possible aujourd'hui ;
Mais qu'un accablement. Je ne puis m'en remettre,
Jusqu'à l'heure qu'il est ne me l'a pû permettre.

X iij.

246 LA DAME MÉDECIN,

ERASTE.

Je prends part à vos maux, & si par mes souhaits
Le destin,...

LISE.

Ah! Monsieur, elle est pis que jamais.

ERASTE.

J'en suis au désespoir, Madame, & ma tendresse
Ne peut voir, sans souffrir, la douleur qui vous presse,
Sans ces maux mes respects & mes soins assidus...

LUCILE

Ah, ciel! Toujours souffrir! Lise, je n'en puis plus.

LISE.

Madame, vous trouvant plus mal qu'à l'ordinaire,
Je crois qu'un médecin vous seroit nécessaire.

CRISPIN à Lise.

Tien, Monsieur, si l'hymen secondoit ses desseins,
La guériroit mieux seul que trente médecins :
Tâche à persuader là-dessus ta maîtresse.

LISE,

Tu n'es qu'un babillard.

LUCILE.

Rentrons, mon mal me presse.

SCENE IV.

GERONTE, LUCILE, ERASTE,
LISE, CRISPIN.

GERONTE.

MOn gendre, ah! Vous voilà, foyez le bien
trouvé,
Bon jour. Ton medecin, ma fille, est arrivé,
Aminte me l'écrit, il est à sa demeure,
J'ai sù par ce billet qu'il viendra tout à l'heure;

Et j'en suis si ravi que je ne m'en sens pas.
 Tu te porteras mieux dès que tu le verras.
 Sur ce qu'on en a dit, j'espère, s'il te traite,
 Te voir en peu de ce temps une santé parfaite ;
 Et, dans cinq ou six jours, je veux qu'un doux
 lien
 Vous unisse tous deux. Tu ne me répons rien ?

L U C I L E.

Ah ! Si vous ne voulez voir terminer ma vie,
 Ne parlez point d'hymen que je ne sois guérie.

G E R O N T E.

Ne t'épouvante point, c'est bien là mon dessein.

S C E N E V.

*GERONTE, LUCILE, ERASTE ;
 ANGE LIQUE, LISE, PICARD.*

ANGE LIQUE à Picard.

P Affe.

P I C A R D.

Monsieur, voilà Monsieur le médecin
 Que vous avez mandé, Madame vous l'envoie,
 Et vous baise les mains.

G E R O N T E.

Je l'embrasse avec joie.

L U C I L E.

Ah, Lise !

L I S E.

Qu'avez-vous ?

L U C I L E.

Celui-ci me fait peur ;
 Je ne fais pas pourquoi, mais je sens que le cœur

X iij.

248 *LADAME MEDECIN,*

Me bat , & devant lui je crains de me confondre.

L I S E.

Ne vous déferrez point , & me faites répondre.

G E R O N T E.

Nous vous avons, Monsieur, fait venir de bien loin,

Mais les habiles gens se cherchent au besoin ,

Pardonnez cette faute aux caprices d'un pere

Qui fait ce qu'un tel soïn demande de salaire.

A N G E L I Q U E.

Cela suffit. Sur moi , l'intérêt n'a rien fait.

Et , si je réussis , je suis trop satisfait.

Mon dessein n'est pas tel qu'on se le persuade.

Mais , sans perdre de temps , voyons notre malade.

G E R O N T E.

La voilà près de vous.

A N G E L I Q U E

Voyons en quel état.

Est votre pous.

G E R O N T E.

Hé bien ?

A N G E L I Q U E.

Lentè febricitas.

G E R O N T E.

Que veut dire cela ? Hem ?

A N G E L I Q U E.

Que la fièvre est lente.

G E R O N T E.

J'entens.

A N G E L I Q U E.

Depuis quel temps êtes-vous languissante?

L U C I L E.

Depuis près de trois mois.

G E R O N T E.

Elle a l'esprit fort sain.

A N G E L I Q U E.

Fort bien. De quelle espèce étoit le médecin.

Qui vous a visitée ? Etoit-il dogmatique ,
Etoit-il méthodique , étoit-ce un empirique ?

LUCILE.

Je me sens un peu mal , mais Lisé que voilà
Vous rendra , sur le champ , compte de tout cela.
Excusez ma foiblesse , elle pourra suffire.

LISE.

Ma foi , je ne fais point ce que cela veut dire ,
Mais je puis affurer , sans en savoir les noms ,
Que nous en avons vû de toutes les façons.
Sur ce chapitre-là tout le monde raffine ,
Il n'est point de voisin , il n'est point de voisine ,
Qui donnant là-dessus dedans quelque panneau ,
Ne nous ait envoyé quelque docteur nouveau.
Nous avons vû céans un plumet qui gasconne ,
Un abbé qui guérit par des poudres qu'il donne ,
Un diseur de grands mots , jadis musicien ,
Qui fait un dissolvant qui ne guérit de rien ,
Six médecins crasseux qui venoient sur des mules ,
Un arracheur de dents qui donne des pilules ,
La veuve d'un chimiste , & la sœur d'un Curé ,
Qui font , à frais communs , d'un baume coloré ;
Un chevalier de Malte , une dévote , un moine ;
Le chevalier guérit avec de l'antimoine ,
Le moine avec des eaux de diverses façons ;
La dévote guérit avec des oraisons.
Que vous dirai-je enfin ? Monsieur , de chaque espèce ,
Il est venu quelqu'un visiter ma maîtresse.
Chacun à la guérir s'étoit bien défendu ,
Cependant , vous voyez , c'est de l'argent perdu.

ANGELIQUE.

Et quel est votre mal ?

LUCILE.

J'ai souvent la migraine ,
Le grand air me fait mal , je respire avec peine.

ANGELIQUE.

Cela vient d'une humeur stégmatique qui....

250 LA DAME MEDECIN,

L I S E.

Bon

A N G E L I Q U E.

Remplit avec excès les bronques du poulmon ,
Dont la substance étant poreuse , spongieuse ,
Pleine de cette humeur , & même douloureuse ;
L'empêche de fournir au fréquent mouvement
Que l'inspiration demande incessamment ,
Où l'expiration.

L U C I L E.

J'ai des inquiétudes ,
La nuit , partout le corps , je sens des lassitudes.

A N G E L I Q U E.

Justement. Cela vient d'une sérosité,
Par qui le périoste est souvent picoté.

L U C I L E.

Je ne dors point les nuits , je suis méconnoissable ;
Et d'un abattement qui' n'est pas concevable.

A N G E L I Q U E.

Vous en étonnez-vous ? En voici la raison.
Le sang de tout le corps passant par le poulmon ,
Se trouvant altéré , cause ces insomnies ,
Porte une nourriture imparfaite aux parties ;
Ce qui fait vos langueurs & votre accablement.

L U C I L E à Lise.

Je me tiendrai de rire assez mal-aisément.

A N G E L I Q U E.

Qu'avez-vous ?

L U C I L E.

Une toux....

A N G E L I Q U E.

Et cette toux est-elle

Ordinaire à Madame , ou bien accidentelle ?

L I S E.

Elle touffe souvent , & de plus , à grand bruit,

A N G E L I Q U E.

Crache-t'elle beaucoup ?

L I S E.

Presque toute la nuit ,
Je n'en saurois dormir , c'est de quoi je la blâme ;
Et même...

A N G E L I Q U E.

Et, dites-moi, ce que crache Madame,
Est-il écumeux ?

L I S E. (*bas.*)

Non. Qu'il est grave en parlant !

A N G E L I Q U E. ;

Est-il fuligineux, ou bien sanguinolent ?

L I S E.

Ma foi, je n'entens rien à tout votre grimoire.

A N G E L I Q U E.

J'entens si la matière est ou sanglante ou noire ?

L I S E.

Je n'y régarde pas, ne sachant point votre art ;
Mais je prendrai le soin de vous en mettre à part,
Et vous en jugerez.

A N G E L I Q U E.

Que je vous examine.

Sentez vous là du mal ?

L U C I L E.

Beaucoup.

A N G E L I Q U E.

!A la poitrine ?

L'ulcère du poulmon, que l'on n'a point connu,
A sa membrane externe est déjà parvenu,
Et commence à ronger. S'il faut que je m'explique,
Son mal se peut guérir, mais je le tiens chronique.

G E R O N T E.

Que veut dire ce mot de chronique ?

A N G E L I Q U E.

J'entens
Qu'il faut pour la guérir bien des soins, bien du
temps.

252 LA DAME MEDECIN,

L I S E.

Je l'ai toujours bien dit , & j'ai bien jugé d'elle.

G E R O N T E.

Certes, vous m'apprenez une étrange nouvelle ;
Car , outre que son mal m'afflige & me fait peur ,
Elle est depuis trois mois accordée à Monsieur ,
Qui brûlant de se voir dedans notre alliance ,
N'attend , pour l'épouser , que sa convalescence ;
Et j'espérois dans peu la marier , si rien....

A N G E L I Q U E.

La marier dans peu ? Je vous le défens bien.
C'est la mettre en péril , & cette maladie
Est celle justement que nous nommons Phtisie,
Mal de poulmon contraire à l'aimable Venus :
Veneri directe morbus contrarius :

Si mal propre à l'hymen , que si l'on la marie
Ce ne fera , Monsieur , qu'aux dépens de sa vie ;
Mes remédes , mes soins ne serviroient de rien.

L I S E.

Et je me marirois !

L U C I L E.

Je m'en garderai bien.

L I S E.

L'habile homme ! Pour nous il dit mieux qu'il ne
pense.

G E R O N T E.

Ainsi , vous croyez donc son mal sans espérance ?

A N G E L I Q U E.

Je ne dis pas cela.

G E R O N T E.

Mais, suivant vos raisons ..

A N G E L I Q U E.

Ah ! Je la guérirai sûrement , j'en répons ,
Et ne balance point du tout à l'entreprendre.
Mais , pour la marier , je dis qu'il faut attendre ,
Que pour votre repos , & pour la sûreté ,
On ait entièrement rétabli sa fanté.

GERONTE.

Puisque c'est pour un bien, il faudra qu'on diffère.

ANGELIQUE

J'ai quelques questions secrettes à lui faire.

Elle pourroit ne pas répondre devant vous ;

Emmenez ce Monsieur, de grace, & laissez-nous.

GERONTE.

Soit ; mon gendre, avec moi, passons dans cette
salle.

CRISPIN.

Où diable a-t'on pêché ce médecin de balle,
Pour venir traverser notre bonheur, ici ?

LISE *à part.*

Que je vais m'égayer avecque celui-ci !

Ce faiseur de romans mérite qu'on le berne,
Avecque son ulcere, & sa membrane externe.

LUCILE.

Tais-toi, pour commencer, il faut changer de ton :

SCENE VI.

LUCILE, ANGELIQUE, LISE.

LUCILE.

Enfin vous me croyez malade du poulmon

ANGELIQUE.

Qui ? Vous ?

LUCILE.

Oui.

ANGELIQUE.

Comme moi.

LUCILE.

Comment ?

254. LA DAME MEDECIN,

ANGELIQUE.

C'est une histoire

Faite sur le roman que je feignois de croire,
A nous autres savans les maux les plus secrets
Se cachent rarement ; mais nous sommes discrets ;

LUCILE.

Ainsi, d'un autre mal vous me croyez atteinte ?

ANGELIQUE.

Sans doute.

LUCILE.

Et vous savez quel sujet fait ma plainte ?

ANGELIQUE.

Comme vous ; mais voyant d'un côté votre amant,
De l'autre, votre pere alarmé vainement,
J'ai mieux aimé souffrir un abus que j'approuve,
Que de leur découvrir l'état où je vous trouve.
Sûr d'un éclat fâcheux s'il savoit une fois...

LISE.

Je gage qu'il vous croit malade pour neuf mois.

LUCILE.

Je ne fais qu'en penser.

LISE.

Voici, pour s'en défaire ;

Un moyen merveilleux, pénétrez ce mystère,
Forcez le à s'expliquer sans vous en étonner ;
Puis après, laissez-moi le soin de le berner.

LUCILE.

Mais enfin, maintenant que personne n'écoute,
Vous nous apprendrez donc quel est ce mal ?

ANGELIQUE.

Sans doute.

Mais si, plus qu'aucun autre à mon art attaché,
Je découvre le mal que vous croyez caché,
Convienzrez-vous du fait ?

LUCILE.

Lise ?

L I S E.

Belle demande!

Dites oui hardiment, afin que l'on l'entende,
C'est un âne achevé, blessé par le cerveau,
Qui vous va fabriquer quelque roman nouveau.

L U C I L E.

Oui, parlez librement, je promets de vous faire,
Sur ce que vous direz, un aveu fort sincère.

A N G E L I Q U E

Vous verrez de mon art un effet plus qu'humain.
Revoyons votre pous, donnez-moi l'autre main.
Je ne me trompe point, que je vous voie en face.
Scintillant oculi.

L U C I L E.

Parlez François, de grace,
Je ne vous entens point. Que veut dire cela ?

A N G E L I Q U E.

C'est-à-dire, entre nous, que votre mal est là,
Au cœur, la passion qui vous force à vous taire
Par des signes certains marque son caractère,
Et puisqu'on peut enfin s'expliquer en ce jour,
Toute votre langueur ne vous vient que d'amour.

L I S E.

Madame, il est sorcier assurément.

L U C I L E.

Ah, Lise!

Tais-toi, garde-toi bien de montrer ta surprise.
Mon mal me vient d'amour ? Vous vous moquez
de nous,
Comme si l'on pouvoit connoître par le pous,
Quand par quelque accident notre santé s'altère,
Si c'est l'ambition, l'amour, ou la colère.

A N G E L I Q U E.

Oui, surtout lorsque c'est l'amour, & là-dessus
Pulsus, dit Galien, est amatorius.

256 LA DAME MEDECIN,

Il est un pous d'amour , par qui les gens habiles
 Ont à le découvrir des moyens , mais faciles ,
 Mais sûrs. Tous les docteurs sur qui nous nous
 réglons

Convientent là-dessus , & voici leurs raisons.
 Ecoutez-moi , de grace , elles sont convainquantes.
 Tenez , les passions diverses , différentes ,
 Rendent les mouvemens du cœur tout différens ,
 Selon les passions , ou plus prompts ou plus lents ;
 C'est une vérité que pas un ne conteste ;
 Le bon sens nous l'apprend ; ainsi je passe au reste.
 Le mouvement du cœur , nous en convenons tous ,
 Indispensablement régle celui du pous ;
 Et par celui du pous , dès qu'on touche l'artere ,
 Du mouvement du cœur l'on voit le caractere ;
 Et par là l'on connoît , mais avec sûreté ,
 De quelle passion le cœur est agité.
 C'est un raisonnement qui n'a point de replique ,
 Qui n'est , vous le voyez , obscur ni sophistique ;
 Qu'Hippocrate lui-même , au traité de feбри ,
 Appelle *Physicos* en Grec *epistymi* :
 Science naturelle.

L I S E.

Il parle comme un livre ;
 J'en suis toute étonnée.

L U C I L E.

Il faut pourtant poursuivre :
 Si cela se pouvoit connoître par le pous ,
 Les autres médecins le sauroient comme vous.

A N G E L I Q U E.

Ah ! Je désirai bien toute la terre ensemble
 De vous en livrer un encor qui me ressemble.
 Il est cent gens à qui je rendrois la santé ,
 Que traiteroit en vain toute la Faculté ;
 Et je ferois enfin , s'il étoit nécessaire ,
 Des choses que pas un ne pourroit jamais faire.

Mais

Mais cela ne fait rien au point dont il s'agit :
Il faut être modeste.

L U C I L E.

Et cela me suffit.

Mais quoi que l'on vous vante, & sans doute à bon
titre,

Vous vous êtes trompé, Monsieur, sur mon cha-
pitre.

Tous vos raisonnemens sur ce sujet sont vains ;
Et l'amour ne fait point le mal dont je me plains.

A N G E L I Q U E.

Quelle obstination là-dessus est la vôtre !
Vous vous ferez traiter d'un mal au lieu d'un autre ;
Prenez y garde.

L U C I L E.

Non, je répons de mon cœur.

A N G E L I Q U E.

Moi, qui fais mon métier, Madame, avec honneur,
S'il faut qu'à vos raisons la bonne foi succède,
Pour des maux simulés je n'ai point de remède ;
Je vous l'ai dit, je fais que votre mal est là ;
Vous traitez, à ses périls, d'un autre qui voudra.
Si pour moi vous avez assez de confiance
Pour m'admettre, Madame, en votre confidence ;
Je vous sacrifierai mon crédit & mon soin,
Je vous ferai malade un an, s'il est besoin.
Avec vous de concert, pour tromper votre père,
Je séduirai pour vous jusqu'à l'apothicaire ;
Et vous promets, de plus, qu'avant qu'il soit huit
jours,

Je conduirai si bien vos secrettes amours,
Que l'hymen, de l'aveu même de votre père,
Mettra dedans vos bras l'amant qui fait vous plaire ;
Oui, je fais des moyens d'en faire votre époux ;
Si-non, je me retire, & prends congé de vous.

Tome III.

Y.

LUCILE.

Qu'en dis-tu, Life?

LISE.

Moi ? Sans faire tant la fine ;

Je le prendrais au mot, vous voyez qu'il devine,
Il vous répond de tout, & pour notre complot...

LUCILE.

Fais-le donc revenir.

LISE.

Monsieur, encore un mot.

LUCILE.

Mais fais-lui cet aveu.

LISE.

Vous êtes trop habile,

Avecque vous, Monsieur, la feinte est inutile.

Il est vrai, ma maîtresse aime un galant bien fait,

Son pere lui destine un époux qu'elle hait.

De concert avec moi, pour lui donner cassade,

De peur de l'épouser, elle a fait la malade ;

Mais enfin, tout son mal ne lui vient que d'amour.

ANGELIQUE.

Bon, je savois cela comme on fait qu'il est jour.

LUCILE.

J'en rougis, & je vais me reprocher sans cesse

L'aveu que vous a fait Life de ma tendresse ;

Car quoi que dans mon cœur vous ayez lu d'abord,

Je pouvois m'empêcher d'en demeurer d'accord.

ANGELIQUE.

Eh, tous les jours, ou moi, Madame, ou mes con-
freres

Nous sommes confidens de bien d'autres mystères.

Cen'est pas d'aujourd'hui qu'ainsi que Montpellier

Paris voit mes pareils faire plus d'un métier.

Reposez-vous sur moi de toute cette affaire.

Un plus long entretien marqueroit du mystère,

Il faut nous séparer, & tantôt vers le soir

Pour convenir de tout, je viendrai vous revoir.

Continuez de feindre. Adieu , car j'apprehende...

L U C I L E.

Adieu.

L I S E *revenant.*

Et dites-moi. Si Monsieur me demande
Ce que vous ordonnez pour Lucile. Voyons.

A N G E L I Q U E.

C'est bien dit , pour ce soir quelques émulsions ;
Et pour demain , en cas que son mal continue ,
Du bouillon de poulet , du sirop de tourtue ,
Teinture de corail , hydromel , lait...

L I S E,

Suffit.

A N G E L I Q U E *seule.*

L'aventure est plaisante , & tout nous réussit.
Je le cède à qui mieux se tirera d'affaire.
Elle m'a , sans scrupule , éclairci le mystère ;
L'amour me favorise , & je puis espérer ;
Mais pour quelque autre rôle allons nous préparer

Fin du second acte.

A C T E III.
SCENE PREMIERE.

C L E A N T E, L I S E.

C L E A N T E.



U R ce que tu me dis , Life , plus je
raisonne ,
Moins je puis te cacher que ton récit
m'étonne.
Ce médecin , dis-tu , s'est toujours obstiné.

L I S E.

Oui , Monsieur , à son pous il a tout deviné ,
Il n'est rien de plus vrai : mais comme il est hon-
nête ,
Il s'est avec Lucile expliqué tête à tête ;
Et pour prix de l'aveu qu'elle a fait de ses feux ,
Il veut bien s'engager à vous servir tous deux .
Il fera du complot pour abuser le pere ,
Pour rebuter Erasme , & pour nous en défaire ;
Il dit que pour vous deux il saura tout oser ,
Et qu'il veut , dans trois jours , vous la faire épouser .

C L E A N T E.

M'oserai-je flatter que le ciel me destine...

L I S E.

Ah ! Je vous en répons , Monsieur , dessus sa-
mine .
Je serois fort trompée s'il n'y réussissoit ,
C'est un petit compere aussi dru qu'il en soit .

Il a l'air d'avoir fait de bons tours à son âge,
 Et de n'en être pas à son apprentissage.
 Lucile, pour répondre à tant d'honnêteté,
 Croit que vous lui devez quelque civilité;
 Et comme ces Messieurs, dans les soins qu'ils vont
 prendre,

Ont pour l'or & l'argent une amitié fort tendre,
 Faites choix d'une bourse, & dedans, proprement,
 Renfermez les trois quarts de votre compliment.
 Voilà le vrai moyen d'avancer votre affaire.

CLEANTE.

Mais fais-tu son logis?

LISE.

Ma foi, non.

CLEANTE.

Comment faire!

Je ne le connois point.

LISE.

C'est un petit noiraut

Vêtu d'un habit long, mais il viendra tantôt,
 Vous pourrez, dans une heure, autour de cette
 porte,

Attendre pour le voir, ou qu'il entre, ou qu'il sorte,
 Prenez ce temps. Fuyez, j'entens du bruit chez nous,
 C'est le bon homme.

SCENE II.

GERONTE, LISB.

GERONTE.

HE' bien?

LISE.

Qu'il paroît en courroux;

Qu'auroit-il ?

GERONTE.

Nous verrons, car j'en attens un autre,
Si mon avis se doit régler dessus le vôtre,
Je prétens qu'il vous voie, & que dès aujourd'hui
Ma porte soit fermée à tout autre qu'à lui.

LISE.

Qui vous met en colere ?

GERONTE.

Ah, Life! Hé, qui seroit-ce ?
Me le demandes-tu ? C'est ta sottre maîtresse.

LISE.

Et la raison, Monsieur ?

GERONTE.

Je lui disois tout net
Que de son médecin je suis mal satisfait,
Que de ceux qu'on a vûs c'est un des moins habiles,
Qu'il nous fait à guérir les maux trop difficiles,
Qu'avecque son poulmon il veut nous faire peur,
Que tout son mal ne vient que d'un peu de lan-
gueur,
Qu'il prétend, sur le bruit que j'ai d'être peu
chiche,
Faire une vache à lait d'un homme qu'il croit riche,
Et que je prétens, moi, lui donner son congé :
Car un de mes amis s'est tantôt engagé
De m'en envoyer un qui la rendra fort saine,
Pour grand que soit son mal, à moins d'une se-
maine.
Devinerois - tu bien ce qu'elle a répondu ?
Qu'il ne la verra point, que c'est du temps perdu,
Que l'autre, dans son cœur, lit comme dans un livre,
Que ses ordres en tout sont ceux qu'elle veut suivre,
Qu'il y va de sa vie, & qu'il la guérira,
Qu'elle en est satisfaite, & qu'elle s'en tient là.

L I S E.

Elle a tort , contre lui c'est justement qu'on crie ,
 Il l'a vûe une fois , & ne l'a pas guérie ,
 Il faut le renvoyer , il n'a pas dit un mot
 De ce que vous vouliez qu'il vous dît , c'est un sot ;
 Il devoit demander , avant cette incartade ,
 Quel mal vous prétendiez , Monsieur , qu'eût la
 malade ,
 Et n'en pas nommer un , s'il vouloit qu'on le crût ,
 Tout contraire à celui que vous vouliez qu'elle eût.

G E R O N T E.

Ecoute...

L I S E.

Mais , voilà comme on vous préoccupe ,
 De tous les charlatans chacun vous rend la dupe.
 D'un ulcère au poulmon, Monsieur, prétendez-vous
 Qu'on guérisse les gens en leur tâtant le pous ?
 Je gage que celui qu'on vous fera connoître ,
 Sera quelque lourdaud qui n'oseroit paroître
 Tête à tête en champ clos , que notre médecin
 Ne lui donne son reste , & de plus... Mais enfin ,
 Vous ne vous piquez pas d'être si difficile ,
 Pourvû qu'il mente bien , il est assez habile.

G E R O N T E.

Ça , voyons si je suis bien ou mal prévenu.
 Qu'a fait ce grand docteur depuis qu'il est venu ?
 Voyons un peu le fruit de ses expériences.
 Quels remèdes fait-on ? Où sont les ordonnances ?
 Que faut-il que Lucile observe ? Ça , voyons.

L I S E.

Qu'elle boive ce soir quelques décoctions ,
 Et pour demain , en cas que son mal continue ,
 Du bouillon de corail & du lait de tortue.

G E R O N T E.

Hé bien , ne voilà pas ma pecore ! Suffit ,
 Je ne veux plus le voir , je le dis & l'ai dit ,

264 *LA DAME MÉDECIN;*

Qu'il aille à Montpellier vanter à quelque grue
Son bouillon de corail, & son lait de tortue ;
Je m'en vais chercher l'autre, & prétens dès ce
soir...

L I S E.

Si Lucile, Monsieur, refuse de le voir ?

G E R O N T E.

Eraсте, que je viens de laisser avec elle,
Doit l'avoir disposée à m'être moins rebelle.

L I S E.

Le voici qui revient,

SCENE III.

GERONTE, ERASTE, LISE,

CRISPIN.

G E R O N T E.

HE' bien, qu'avez-vous fait ?

E R A S T E.

Rien. Sur le médecin Lucile dit tout net
Que connoissant son mal, tout lui sera possible,
Qu'il a pour la guérir un remède infailible,
Qu'elle en fera l'épreuve aux dépens de ses jours ;
Et dessus le sujet, Monsieur, de nos amours,
Sur notre mariage, a dit en ma présence
Qu'il ne se conclura que par son ordonnance ;
Et qu'on la pressera vainement sur ce point,
Tant que le médecin n'y consentira point.

G E R O N T E.

L'impudente ; elle a pu...

ERASTE.

E R A S T E.

Sans vous mettre en colere,
 De grace , laissez-la , Monsieur , se satisfaire ,
 Donnez-lui quelque temps pour se désabuser ,
 Contremandez celui qu'on a sù vous priser ;
 Faites remercier celui qui vous l'envoie ;
 Car , pour vous parler franc , je doute qu'il l'a voie.

S C E N E I V.

GERONTE , ERASTE , LISE ;
 CRISPIN , UN MEDECIN.

L E M E D E C I N.

L E logis de monsieur Geronte , l'est ce-là ;

G E R O N T E.

Oui , voici ma maison , Monsieur , & me voilà.

C R I S P I N.

Voici le médecin en question , sans doute ,
 A sa mine ,

E R A S T E.

Dans peu nous le saurons , écoute.

L E M E D E C I N.

Votre fille a , dit-on , besoin de mon secours ,
 Monsieur , & je viens mettre une alonge à ses jours ;
 La santé , par mes soins , à qui tout est facile ,
 Va faire élection chez vous de domicile ;
 Car je guéris par tout où je me vois mandé ,
 Tuto , cito , Monsieur ; & de plus , jucundè.

G E R O N T E.

Je m'étois bien douté qu'il viendrait. A ce compte.
 Vous êtes donc , Monsieur , le médecin qu'Oronte

M'envoie ?

LE MEDECIN.

Je ne viens que par son ordre ici.

GERONTE.

Il m'oblige beaucoup, Monsieur, & vous aussi.
Mais, par malheur pour moi, ma fille préveue
D'un autre médecin, qui dès hier l'avoit vûe,
S'étant sur ce chapitre expliquée aujourd'hui,
Ne veut se laisser voir à personne qu'à lui;
J'en suis fâché, Monsieur, mais pour ne vous rien
taire

Vous ne sauriez la voir.

LE MEDECIN.

Il n'est pas nécessaire.

Et je puis, sans cela, la guérir, dès ce soir.

GERONTE.

Quoi ! Vous la guérirez sans la voir ?

LE MEDECIN.

Sans la voir !

Cela ne sert de rien.

GERONTE.

L'admirable méthode !

Je suis ravi, Monsieur, de vous voir si commode,
Et, sans perdre de temps, puisque votre bonté
Veut bien lever pour nous cette difficulté,
Je vous vais de son mal faire un récit sincère,
Afin que vous sachiez...

LE MEDECIN.

Il n'est pas nécessaire.

Que je le sache ou non, tout cela m'est égal.

GERONTE.

Quoi, Monsieur, sans la voir & sans savoir son mal,
Vous guérez ma fille ?

LE MEDECIN.

Et cent autres comme elle.

J'ai trouvé, pour guérir, une mode nouvelle,

Prompte , sûre , agréable & facile.

G E R O N T E.

Tant mieux

C R I S P I N.

Voici quelque forcier.

E R A S T E.

Ou quelque cerveau creux.

G E R O N T E.

Puisque vous ne voulez ni la voir ni l'entendre ,
Dites-nous , que faut-il , Monsieur , lui faire prendre ?

L E M E D E C I N.

Rien du tout.

G E R O N T E.

Rien du tout ? Quand vous traitez quelqu'un ,
Quoi , vous n'ordonnez pas quelque remède ?

L E M E D E C I N.

Aucun.

G E R O N T E.

Et sans savoir son mal , sans le voir , sans remède
Vous le guérissez ?

L E M E D E C I N.

Oui.

G E R O N T E.

Certe , il faut qu'on vous cède
Les autres médecins vont être défolés.

L E M E D E C I N.

Les autres médecins Monsieur , dont vous parlez ,
Sont gens infatués d'une vieille méthode ,
Qui n'ont pas le talent d'inventer une mode
Pour guérir un malade.

G E R O N T E.

Allons , de grace , au fait ,
Quelle cause produit ce surprenant effet ?
Que faut-il pour guérir Lucile qui s'obstine ?

L E M E D E C I N.

De ses yeux rognés , ou bien de son urine ,

Z ij

268 *LA DAME MÉDECIN;*

Ou même , si l'on veut , de ses cheveux ; après ,
Par l'occulte vertu d'un mixte , que je fais ,
Je prétens la guérir , fût-elle à l'Amérique.

L I S E.

Je gage que voici le docteur sympathique ,
Dont on a tant parlé.

G E R O N T E.

Ce secret me surprend.

Mais comment se produit un miracle si grand ?

L I S E.

Comment ? C'est à comprendre une grande mer-
veille.

Cette urine se met dedans une bouteille ,
On la porte à Monsieur , qui tous les jours après
Fait prendre médecine à la bouteille.

G E R O N T E.

Paix ,

Ignorante , autrement... Dites-mous , je vous prie,
Comment cela se fait. Voyons.

L E M É D E C I N.

Par sympathie.

Voici comment ; ce sont des effets merveilleux.

De ces ongles rognés , Monsieur , de ces cheveux ,

Ou bien de cette urine , il sort une matière ,

Comme de tous nos corps , subtile , singulière ,

Que Démocrite appelle en ses doctes écrits

Atômes , petits corps , & d'autres , des esprits.

Ce sont des petits corps , Monsieur , que je m'ap-
plique

A guérir par l'effort d'un mixte sympathique.

Ces petits corps guéris , dès ce moment , dès lors ,

Vont au travers de l'air chercher les petits corps

Qui sont sortis du corps du malade ; de grace ,

Suivez-moi pas à pas ; & pénétrant l'espace

Qui les a séparés depuis qu'ils sont dehors

Sans s'arrêter jamais aux autres petits corps ,

Qui sont sortis du corps de quelque autre ; de sorte
 Qu'ayant enfin trouvé, dans l'air qui les transporte,
 Les petits corps pareils à ceux dont nous parlons,
 Les susdits petits corps, comme des postillons,
 Guéris par la vertu du mixte sympathique,
 Leur portent la santé que je leur communique,
 Et le malade alors, reprenant sa vigueur,
 Se sent gaillard, dispos, sans mal & sans douleur.

C R I S P I N.

Ainsi, ces petits corps qui vont avec vitesse,
 Emportent par écrit avec eux leur adresse ;
 Et pour connoître ceux qu'ils vont chercher si loin,
 Sans doute, ils sont marqués, Monsieur, à quel-
 que coin ?

G E R O N T E.

Écoutez ce maraud.

C R I S P I N.

Se pourroient-ils...

G E R O N T E.

Ecoutez.

Ce remède est-il sûr ?

L E M E D E C I N.

S'il est sûr ? Le beau doute !

Qu'un malade ait la fièvre, & qu'on me mette en
 main

De ses ongles rognés, de ses cheveux, soudain
 Les mettant dans un arbre avec certains mélanges,
 Mon mixte produira des prodiges étranges ;
 Et par un changement que l'on admirera,
 L'homme perdra la fièvre, & l'arbre la prendra.

C R I S P I N.

Ainsi, si vous vouliez, vous donneriez les fièvres
 A toute la forêt d'Orléans ?

G E R O N T E.

Si tes lèvres...

Z iij

270 **LADAME MEDECIN,**

L I S E.

La fièvre ! Mais, Monsieur, à **quoi** connoissez-vous
Que l'arbre l'a ? Par où lui tâtez-vous le poux ?
Je serois , s'il vous plaît , bien aise de l'apprendre.

LE MEDECIN.

Voici comment la chose est aise à comprendre.
Quand vous vous promenez , ne remarquez-vous
pas

Que des arbres souvent éloignés de six pas ,
Sont si fort ébranlés , que leurs branches s'assem-
blent.

L I S E.

Oui , quelquefois.

LE MEDECIN.

Hé bien, c'est la fièvre qu'ils tremblent.

L I S E.

Quels contes !

LE MEDECIN.

Qu'un malade ait la gangrenne ;
GERONTE.

Bon.

LE MEDECIN.

L'arbre prendra son mal de la même façon.

CRISPIN.

A quoi reconnoit-t'on que l'arbre a la gangrenne ?

ERASTE.

Maraud.

CRISPIN.

Plus que ce mot.

LE MEDECIN.

On le connoît sans peine,

Par les rameaux qui sont jaunâtres , demi verds ;
Ou par les fruits qui sont pourris & pleins de vers.

L I S E.

A ce compte il n'est point , si la preuve est certaine,
D'arbres qui n'ayent , Monsieur , la fièvre ou la
gangrenne !

COMEDIE. 171

GERONTE.

Tais-toi.

ERASTE.

Votre docteur n'a pas l'esprit bien sain.
Mais, Monsieur, j'apperois votre autre medecin,
S'il connoit celui-ci, vous aurez de la peine
A l'apaifer.

GERONTE.

Il faut lui dire qu'il revienne.

ERASTE.

Ce fera chagriner Lucile.

GERONTE.

Sur le soir,
Monsieur, prenez le soin de me venir revoir.
Voici ce medecin, il faut que je vous quitte,
Avec impatience on attend sa visite,
Ma fille le demande; & de peur d'augmenter
Son mal par son chagrin, il faut la contenter.

LE MEDECIN.

Hé bien, jusqu'à ce soir.

GERONTE.

Cet homme est fort habile.

S C E N E V.

GERONTE , ANGELIQUE ,
ERASTE , LISE , CRISPIN.

ANGELIQUE.

QU'a fait notre remède , & comment est Lucile ?

L I S E.

Un peu mieux. Venez voir : le plaisir qu'elle aura
De vous voir , seulement , Monsieur , adoucira
Ce que le mal qu'elle a lui causé de tristesse.

GERONTE.

Voyons ce qu'il dira. Mon gendre , je vous laisse.

S C E N E VI.

ERASTE , CRISPIN.

CRISPIN.

Vous n'avez guère ri de l'homme aux petits-
corps.

ERASTE.

J'ai l'esprit occupé par de plus doux transports.
Je ne saurois songer qu'à mabelle inconnue.

CRISPIN.

Ah! Puisque c'est Monsieur , de là peine perdue ;
De grace , épargnez-vous l'embaras d'y songer.
Et cherchez des moyens de vous en dégager.

ERASTE.

Et crois-tu qu'à trouver ce moyen soit facile ?

CRISPIN.

Le moyen le plus sûr, c'est d'épouser Lucile ;
Après, de vous guérir l'hymen prendra le soir,
Elle aura force argent ; vous en avez besoin.
Jamais, car j'ai pour vous le cœur dessus les lèvres,
Un chasseur bien sensé ne doit courir deux lièvres,
Si le beau-pere instruit de ce nouvel amour,
Se voyant méprisé, vous méprise à son tout,
Ou que par vos froideurs Lucile rebutée,
Renonce à votre hymen dont on l'avoit flattée,
Tandis que pour voir l'autre au bal, toutes les nuits
Vous irez vainement chamarrer tout Paris,
Sans avoir attrapé pas une de ces belles ;
Vous serez, comme on dit, à terre entre deux selles,
Prenez-y garde.

ERASTE

Mais quand j'aurois ce dessein ;
Tu fais ce qu'en a dit tantôt le médecin.
Il demande du temps, il seroit inutile,
Avant la guérison, de prétendre à Lucile ;
Puisqu'elle est résolue à ne prendre parti
Que quand à notre hymen il aura consenti.

CRISPIN.

Hé, Monsieur, ces Messieurs, qui souvent se ravi-
sent,
Disent pour de l'argent tout ce qu'on veut qu'ils
disent ;
Et pour quelque louis celui-ci la fera
Malade, dès demain, du mal qu'il vous plaira.
Vous n'avez qu'à choisir, pour votre argent, je gage,
Si vous parlez François, qu'il change de langage.

ERASTE.

Crois-tu ?

74 *LADAME MEDECIN.*

CRISPIN.

Je l'aperçois qui sort de ce logis.
Essayez-en, Monsieur, profitez de l'avis.
En vous en servant bien, il vous peut être utile.

SCENE VII.

ERASTE, ANGELIQUE, CRISPIN.

ERASTE.

Monsieur le médecin, vous avez vu Lucile,
Comment la trouvez-vous ?

ANGELIQUE.

Fort mal.

ERASTE.

Fort mal ?

ANGELIQUE.

Fort mal.

Je lui trouve le pous-caprissant, inégal.

ERASTE.

Croyez-vous voir long-temps durer sa maladie ?

ANGELIQUE.

Il lui faut six grands mois pour être bien guérie.

ERASTE.

Six mois ? C'est un abus.

CRISPIN.

Au fait, Monsieur.

ERASTE.

Sans vous,

J'allois, vous le savez, devenir son époux.

Vous avez dans son cœur jetté certain scrupule,

Qui pour moi, sans vos soins, la rendront peu cré-
dule.

De grace, en ma faveur, pour nous unir vous deux ;
Rendez-vous plus facile , & secondez mes vœux.
Dites-lui que dans peu, Monsieur, je vous conjure ;
Sans risquer sa santé , l'hymen se peut conclure ;
Ou même que ses maux ne lui proviennent tous
Que du besoin qu'elle a qu'on lui donne un époux.

ANGELIQUE.

Qui, moi, que pour tromper une fille ou son pere,
J'abuse effrontément d'un noble caractere ?
Et que ma bouche enfin , par cette fausseté ,
Aille deshonorer toute une Faculté ?
D'honnêtes medecins ?

ERASTE.

Hé, Monsieur.

ANGELIQUE.

Qui vous porte

A m'oser proposer des choses de la sorte ?
Sans doute c'est l'effet d'un amour indiscret.

ERASTE.

Non , je veux bien pour vous n'en pas faire un se-
cret.

L'amour n'a point de part à cette confiance ,
Mon intérêt m'en fait souhaiter l'alliance ;
Oui , je suis né sans bien , Lucile en a , je crains
De voir par vos avis traverser mes desseins ,
Et qu'enfin pour ses jours Lucile épouvantée
Ne renonce à l'hymen où l'on l'avoit portée.
Disposez-la , Monsieur , à souffrir que mes soins :

ANGELIQUE.

Moi , je la veux traiter six grands mois pour le
moins ,

Son mal est à l'hymen directement contraire ;
Et si je puis gagner sur l'esprit de son pere
Qu'il prenne mes avis , pour engager sa foi
Franchement vous serez son mari comme moi.
Votre cœur contre moi vainement se soulève,
Elle en mourra , Monsieur , si cet hymen s'acheve ;

276 LA DAME MEDECIN;

J'en aurois des regrets qui seroient superflus ;
Et, si vous m'en croyez, vous n'y songerez plus.

ERASTE.

Souffrez qu'à mes périls cet hymen s'accomplisse ;
Et recevez de moi, pour ce petit service,
Ce présent que suivront d'autres avec le temps.

ANGÉLIQUE.

Comment ? Pour me corrompre employer les pré-
sents ?

Ah ! Si les médecins...

ERASTE.

Peut-on vous interrompre ?

ANGÉLIQUE.

Etoient des gens, Monsieur, à se laisser corrompre,
Sur la scène, où souvent on nous fait bafouer ;
Dieu sait quel personnage on nous ferait jouer ;
Et quel conte on ferait de mes soins & des vôtres.

(Elle jette sa bourse.)

CRISPIN la ramassant.

Ma foi ce médecin n'est pas comme les autres ;
Il ne veut point d'argent.

ERASTE.

Mais, Monsieur...

ANGÉLIQUE.

Peu s'en faut

Que pour leur dire tout je ne monte là haut.

ERASTE.

Excusez.

ANGÉLIQUE.

Oui, j'excuse une ardeur indiscrète.

Adieu.

CRISPIN.

G'est perdre temps ; Monsieur, faisons retraites.

SCENE VIII.

ANGELIQUE, CLEANTE,
ERASTE & CRISPIN cachés.

CLEANTE.

Je ne me trompe point, c'est lui-même ; approchons.

ERASTE.

Mais que voudroit Cléante au médecin : voyons.

CLEANTE.

Sans doute vous venez de visiter Lucile ?

ANGELIQUE.

Oui.

CLEANTE *bas à Angelique.*

Sans vous mon espoir devoit inutile,

Je vous dois tout ; je suis cet amant malheureux,

Dont la feinte & vos soins ont secondé les feux.

ANGELIQUE.

C'est Cléante ?

CLEANTE.

Oui, c'est moi, dont la secrète flamme.

ANGELIQUE.

Lucile m'a tantôt ouvert toute son ame,

Je fais qu'elle vous aime, & que vous l'adorez.

CLEANTE.

Mais qu'en dois-je espérer ?

ANGELIQUE.

Tout ce que vous voudrez.

Erase vainement soupirera pour elle,

J'ai déjà différé l'hymen de cette belle ;

178 LA DAME MEDECIN.

Et dans peu je prétens la voir entre vos bras.

ERASTE *bas.*

Ah, ciel ! Qu'ai-je entendu ?

CRISPIN *bas.*

Le fripon !

ERASTE *bas à Crispin.*

Parle *bas.*

CLEANTE.

Au nom du digne objet de ma persévérance,
Recevez ce témoin de ma reconnoissance.

ANGELIQUE.

Je suis sans intérêt.

CLEANTE.

Si vous le rebutez,

Je douterai des soins que vous me promettez.

Ce n'est qu'en acceptant ce que je vous présente ;

Que de tous vos discours vous convaincrez Cléante.

ANGELIQUE *prenant la bourse.*

Pour vous persuader je le prens, quoique fier.

CRISPIN *bas.*

Ma foi, le médecin est de plus d'un métier.

CLEANTE.

Je mets tout mon espoir en vous.

ANGELIQUE.

Adieu. Je tremble ;

Et je crains, pour vos feux, qu'on ne nous voie
ensemble.

CLEANTE.

Je rentre, mais...

ANGELIQUE.

De tout vous ferez éclairci.

SCENE IX.

ERASTE, ANGELIQUE, CRISPIN.

ERASTE.

C'est donc là le métier que vous faites ici,
Monsieur le médecin ?

ANGELIQUE.

Ah, ciel, je suis perdue !

CRISPIN.

Hypocrite intrigant.

ANGELIQUE à part.

Ils m'auront entendue.

ERASTE.

Traverser mon espoir pour secourir le sien ?
L'argent de ce galant vaut-il mieux que le mien ?
Il faut qu'on soit instruit des complots que vous
faites

ANGELIQUE.

Ecoutez.

ERASTE,

Non, je veux qu'on sache qui vous êtes.

ANGELIQUE.

Mais...

ERASTE.

Le père saura de quoi vous vous mêlez.

CRISPIN.

Monsieur le médecin, croyez-moi, désalez.

ANGELIQUE.

Attendez.

ERASTE.

Je veux voir comment avec le père
De si nobles talens vous tireront d'affaire.

280 LA DAME MÉDECIN;

ANGÉLIQUE.

Quoi ? Sans m'entendre ?

ERASTE.

En vain vous voulez m'amuser.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Vous m'écouteriez. Voulez-vous épouser
Lucile, dont l'amour ne peut répondre au vôtre ;
Qui méprise vos soins qui brûle pour un autre,
Qui feint d'être malade afin de différer,
Ou de rompre l'hymen qu'on vous fait espérer ?

ERASTE.

Elle n'est point malade, & toute sa tristesse
N'est qu'une feinte ?

ANGÉLIQUE.

Non.

CRISPIN.

Ah, la double traîtresse !

ANGÉLIQUE.

Elle m'a, dès l'abord, confié son secret.

ERASTE.

Je ne m'étonne plus du refus qu'elle a fait
De voir un médecin tantôt en votre absence,
Ni de ce qu'elle montre en vous de confiance ;
Elle avoit ses raisons.

ANGÉLIQUE.

Mon adresse en ce jour,
Pour rompre cet hymen, s'est unie à l'amour :
Mais quoique contre vous il m'ait fait entreprendre,
Mon cœur se sent pour vous une estime si tendre,
Que je vois à regret qu'ou l'on m'a prévenu
Un mérite si grand soit si mal reconnu.
Pour moi, qui le connois, ce mépris m'est sensible ;
Je m'offre à vous venger ; & la chose est possible,
Si vous en voulez moins à son cœur qu'à son bien,
Comme vous l'avez dit.

ERASTE.

Et quel est ce moyen ?

ANGÉLIQUE

A N G E L I Q U E.

J'ai, Monsieur, une sœur, jeune & sage comme elle ;
 Plus riche de beaucoup, & du moins aussi belle,
 Voyez-la, si son bien, son esprit, sa beauté
 Ont des appas pour vous dont vous soyez tenté ;
 Si son cœur vous paroît digne de votre flamme,
 Je consens à l'hymen, & j'en fais votre femme.
 Oui, vous l'épouserez à leurs yeux, dès demain.

C R I S P I N.

Monsieur le Médecin en a plus d'une en main.

E R A S T E.

Vous voulez m'amuser.

A N G E L I Q U E.

Non, voilà ma demeure ;
 Ne faites point de bruit, venez-y dans une heure ;
 Que je m'y trouve ou non, soumise à son devoir,
 Par mon ordre ma sœur saura vous recevoir.

E R A S T E.

Je vous suis redevable, & cette offre m'honore.
 Vos bontés ont pour moi des causes que j'ignore.
 J'irai ; mais songez bien si j'y vais vainement,
 Qu'on ne me trompe point, Monsieur, impunément.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.
SCENE PREMIERE.

ERASTE, CRISPIN.

CRISPIN.



Ais, Monsieur..

ERASTE.

Mais tais-toi.

CRISPIN.

Vous raillez.

ERASTE.

Non, je meure.

Je veux prendre la poste, & partir dans une heure.

CRISPIN.

Pour Lyon ?

ERASTE.

Pour Lyon, je suis las de Paris.

Va chercher des chevaux, & les mène au logis.

Attendant ton retour, devenu plus tranquille,

J'irai prendre congé du pere de Lucile,

Et le remercier de ses bontés pour moi.

Que sa fille, à son gré, dispose de sa foi,

Sans rien apprehender, qu'elle cesse de seindre ;

Je ne suis pas d'humeur à la vouloir contraindre.

CRISPIN.

Soit ; mais pourquoi partir ? Depuis quand ce dessein ?

Ne devez-vous pas voir la sœur du médecin ?

Vous êtes engagé de parole à son frere.

ERASTE.

Le séjour de Paris commence à me déplaire,

Et chez ce médecin , où je suis inconnu ,
 J'irai trouver encor quelque cœur prévenu.
 Cherchons de notre amour qui fera plus de compte,
 Et d'un second refus épargnons-nous la honte.

C R I S P I N.

Il est vrai qu'on voit peu de filles en ce temps
 Attendre , pour aimer , l'ordre de leurs parens.
 Paris est fort fertile en jeunesse fringante ;
 Mais , voyez cette sœur , remplissez son attente ;
 Que risquez-vous, Monsieur, à la voir un moment ?

E R A S T E.

Non , je prétens partir , te dis-je , incessamment
 Je n'aimois rien encor , quand le fort , à ma vûe
 Offrit, pour m'en punir , mon aimable inconnue ;
 L'amour , à son aspect , s'empara de mon cœur ;
 J'ai tâché vainement de la voir ; mon malheur
 N'y veut pas consentir ; perdant toute espérance ;
 Je ne vois plus pour moi de parti que l'absence.
 Partons , les vœux qu'ici je ferois pour la voir ,
 Entretiendroient toujours quelque reste d'espoir ,
 Qui ne me laisseroit jamais le cœur tranquille.
 Perdons-le , cet espoir , puisqu'il est inutile ;
 Et cherchons dans la fuite , un remède à des feux
 Que le temps & l'amour rendroient trop malheu-
 reux.

C R I S P I N.

Hé bien , il faut partir , mon avis est le vôtre ;
 Mais pour la rareté du fait , allons voir l'autre.

E R A S T E.

Non.

C R I S P I N.

Monsieur, voyons-la , ne fût-ce qu'à dessein
 De voir quelle mine a la sœur d'un médecin ;
 J'en ai jamais vû ; de grâce,...

A a ij

284 *LADAME MEDECIN,*

ERASTE.

Bagatelle,

Non.

CRISPIN.

Vous prendrez la poste en sortant de chez elle.

ERASTE.

Je neveux point la voir, ne me chagrine pas.

CRISPIN.

De son logis, Monsieur, vous n'êtes qu'à deux pas.
Permettez que j'y heurre.

ERASTE.

Oh, vois-donc si son frere

M'attend.

CRISPIN.

Dans un moment nous vuidrons l'affaire.

Je m'en vais le savoir. Hola.

S C E N E II.

JACINTE, ERASTE, CRISPIN.

JACINTE.

Qui heurte ?

CRISPIN.

Amis.

Monsieur le medecin...

JACINTE.

Il n'est pas au logis.

Etes-vous le valet d'un certain gentilhomme.

Qu'on appelle Eraste ?

CRISPIN.

Qui, c'est ainsi que l'on nomme

Mon maître que voilà.

JACINTE.

Monſieur le médecin

Nous a, touchant ſa ſœur, expliqué ſon deſſein :

Entrez, & vous donnez la peine de l'attendre ;

Je m'en vais l'avertir, & la faire deſcendre.

CRISPIN.

La friponne eſt jolie ; & tout conſidéré,

Si cette ſœur ſe trouve autant à votre gré,

Et qu'enfin, ſon eſprit, ſon bien ou ſa perſonne

Vous donne autant d'amour que celle-ci m'en
donne,

Pour leur faite plaiſir, je crois que nous pourrions

A bonne intention leur conter nos raiſons.

ERASTE.

Quoi ; déjà tu te prends ! A peine l'as-tu vûe.

CRISPIN.

En a-t'il plus fallu pour la belle inconnue,

Que vous allez chercher au bal toutes les nuits ?

Comme un coup d'œil me prend, un coup d'œil
vous a pris.

ERASTE.

On vient ; mais quel objet vient de frapper ma
vûe,

Criſpin ?

CRISPIN.

Monſieur :

ERASTE.

Criſpin, c'eſt ma belle inconnue.

CRISPIN.

Vous vous moquez.

ERASTE.

C'eſt elle.

CRISPIN.

Il n'a pas tout le tort.

SCENE III.

ANGELIQUE, ERASTE, JACINTE,
CRISPIN.

ERASTE.

JE ne puis vous cacher mon trouble à votre
abord,
Madame, & du transport que vous voyez paroître,
Malgré tout mon respect, je ne suis plus le maître.
Au bal, où le hazard avoit conduit mes pas,
L'amour m'avoit rendu charmé de tant d'appas.
Je mourrois de regret qu'un moment d'entrevûe
Eût borné tout l'espoir d'une ardeur imprévûe ;
Mais puisque enfin l'amour, secondant mes desirs,
Veut bien rendre vos yeux témoins de mes soupirs,
Puisque le sort sensible à mon secret martyre
Me permet de vous voir, d'aimer, de vous le dire ;
Et qu'un frere, aspirant à vous voir un époux,
M'a bien voulu flatter de l'espoir d'être à vous,
Il ne manque au bonheur, dont je ne puis me taire,
Que la seule douceur de ne vous pas déplaire,

ANGELIQUE.

N'ayant vû qu'un moment de si foibles attraits,
Se peut-il que vos yeux ayent remarqué leurs
traits ?
Ce discours obligeant, beaucoup plus que sincère,
De votre esprit galant marque le caractère ;
Qui peint le mieux son mal, souffre souvent le
moins,
Et l'on en peut douter sur de pareils témoins.

E R A S T E.

Madame, Ah ! Jugez mieux d'un cœur qui vous adore :

Je brûlais sans vous voir du feu qui me dévore ;
 Qui, j'ai couru par tout, plein d'ardeur & d'espoir,
 Où mes yeux se flattoient du bonheur de vous voir.
 Depuis l'heureux moment qui vous rendit visible ;
 Pour me voir à vos pieds j'ai fait tout mon possible ;

Et mes soins superflus augmentoient chaque jour
 Mon désespoir secret, ainsi que mon amour.
 Nuit & jour de ses feux mon ame possédée
 De vos charmes, Madame, a conservé l'idée.
 Insensible à l'éclat des traits les plus doux,
 Mon cœur n'a soupiré ni souffert que pour vous ;
 Et de ce même cœur je serois encor maître,
 Si l'amour, résolu de nous unir peut-être,
 Ne m'eût fait voir en vous, prêts de nous séparer,
 L'unique objet pour qui je pouvois soupirer.

A N G E L I Q U E.

Cet aveu me surprend, mais il est inutile ;
 Vous étiez destiné pour épouser Lucile,
 Je le fais ; c'est en vain me vanter tant d'ardeur,
 Qui veut bien se donner, veut bien donner son cœur.

Si Lucile eût réglé son amour sur le vôtre,
 L'hymen, depuis deux mois, vous eût joints l'un
 & l'autre,

Et s'il étoit resté quelque espoir à vos feux,
 On ne vous eût jamais vu paroître en ces lieux.
 Peut-être espér- z vous, m'offrant votre tendresse,
 Vous venger des mépris d'une ingrate maîtresse ;
 Et que je dois le cœur, qu'on m'offre en ce moment,

Plus à votre dépit qu'à votre empressement.
 Mais enfin, je suis fière, & ne puis, pour vous
 plaire,

M'applaudir d'un aveu que le dépit fait faire :

180 LA DAME MEDECIN.

Et n'ayant rien de plus à vous dire en ce lieu,
Je prens congé de vous, & me retire. Adieu.

ERASTE.

Quoi, je vous fais suspect ? Ah ! Jugez mieux, Madame,

De la sincérité d'un aveu plein de flamme,
Ce cœur, que vos soupçons outragent en ce jour,
N'a pour se déclarer consulté que l'amour.
Hélas ! Se pourroit-il qu'un si foible scrupule
Me prive de l'espoir de vous rendre crédule,
Madame, & qu'un soupçon, contraire à mes souhaits,

N'impute qu'au dépit l'aveu que je vous fais ?

ANGELIQUE.

Je ne fais quel effet votre aveu pourra faire,
Mais je sens que mon cœur voudroit qu'il fût
sincère.

ERASTE.

Qu'il fût sincère ! Ah, ciel ! Pour vous convaincre
mieux,

Quelle preuve faut-il vous donner de mes feux ?
Il vous plaît d'en douter, & votre cœur fait gloire...

ANGELIQUE.

Séparons-nous, j'ai trop de penchant à vous croire,
Je vois dans vos discours trop de quoi me flatter,
Pour me faire, à vos yeux, un plaisir d'en douter.

ERASTE.

Ah ! Que me dites-vous, Madame ? Est-il possible

Qu'en faveur de mes feux vous deveniez sensible ?
Se peut-il que l'espoir qu'un frere m'a permis
A de si douces loix trouve ce cœur soumis ?

La loi, qu'il vous en fait pourra-t'elle vous plaire ?

ANGELIQUE.

Je vous en dirois trop. Allez, tant que mon frere
Ne m'ordonnera rien de plus fâcheux pour moi,
Je m'en ferai toujours une agréable loi.

ERASTE.

E R A S T E.

Ah ! Souffrez puisqu'enfin vous voulez que j'espere,

Que j'attende à vos pieds le retour de ce frere ;
Et que pour assurer mon bonheur aujourd'hui,
Ma flamme , en ce moment , vous obtienne de lui.

A N G E L I Q U E.

Non , revenez tantôt.

E R A S T E.

Ah ! Mon impatience

Ne sauroit me permettre un seul moment d'absence.

A N G E L I Q U E.

Il ne doit revenir que sur la fin du jour.

E R A S T E.

Je ne vous quitte point qu'il ne soit de retour.

A N G E L I Q U E.

Mais...

E R A S T E.

Non, à mon amour tout mon cœur s'abandonne.

A N G E L I Q U E.

Retirez-vous , allez.

E R A S T E.

Hé quoi....

A N G E L I Q U E.

Je vous l'ordonne.

Je ne puis vous souffrir plus long-temps en ce lieu ,
J'ai mes raisons. Un jour vous les saurez. Adieu.

SCÈNE IV.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

AH, ciel ! Fût-il jamais de beauté plus parfaite !

CRISPIN.

Fût-il jamais soubrette égale à sa soubrette !

ERASTE.

Qu'elle a l'esprit charmant !

CRISPIN.

Qu'elle a le bras droit.

ERASTE.

Que son teint a d'éclat !

CRISPIN.

Qu'elle a l'air résolu.

ERASTE.

Que sa bouche a d'attraits !

CRISPIN.

Qu'elle a la hanche ronde.

ERASTE.

La blancheur de ses dents n'a rien d'égal au monde.

CRISPIN.

L'univers n'a point d'yeux si brillans ni si fins,
Ni de moule plus propre à faire des Crispins.

ERASTE.

Si je puis m'affurer une telle conquête,

CRISPIN.

Si nous pouvons avoir un peu de tête-à-tête,

ERASTE.

Cher Crispin, mon bonheur passera mes souhaits.

CRISPIN.

J'en parlerai bien mieux, Monsieur, que je ne fais.

ERASTE.

Mais n'admires-tu point, Crispin, par quel ren-
contre,

Quand je croi tout perdu, le hazard me la mon-
tre ?

J'allois m'en éloigner, quoi qu'il fût à mon choix...

CRISPIN.

Cela vous apprendra, Monsieur, une autre fois

A ne pas négliger les conseils que je donne ;

Car, sans moi, vous preniez la poste, & je m'é-
tonne,

Qu'à mes sages avis vous vous soyez rendu.

ERASTE.

Je l'avouerais, Crispin, sans toi j'étois perdu.

Mais sans perdre de temps, allons chercher ce frère,

Dès demain, s'il se peut, terminons cette affaire ;

Allons voir s'il n'est point chez Lucile, & d'a-
bord....

CRISPIN.

De son logis, Monsieur, je vois Lise qui sort.

SCÈNE V.

ERASTE, LISE, CRISPIN.

ERASTE.

Monsieur le Médecin n'est-il point chez Lu-
cile ?

LISE.

Sa présence, Monsieur, nous seroit fort utile ;

Bbij

292 *LA DAME MEDECIN,*

Madame le demande , & je l'allois chercher.
Excusez , son mal presse , il faut me dépêcher,

ERASTE.

Et Géronte est-il là ?

LISE.

Monsieur , il est en ville,
Voyant des médecins le secours inutile,
Il est allé porter , cherchant d'autres ressorts,
Des ongles de Madame à l'homme aux petits
corps,

Qui promet , par l'effort du mixte sympathique ,
De rendre en sa faveur un arbre pulmonique.

ERASTE.

Mais n'est-elle pas mieux depuis que je la vis ?

LISE.

Elle, mieux ! C'est toujours , Monsieur, de pis en
pis.

CRISPIN.

Fort bien.

ERASTE.

Ya , sa santé lui peut être rendue.

LISE.

Le cœur me dit que c'est de la peine perdue ,
Et qu'un beau jour après l'avoir bien fait souffrir ,
Nous aurons le chagrin de la voir tous mourir.

CRISPIN.

La bonne ame !

LISE.

J'y vois toutes les apparences.

ERASTE.

Sa santé reviendra plutôt que tu ne penses ,
Et pour te faire voir qu'on la peut secourir ,
Dans ce même moment je m'en vais la guérir.

LISE.

Vous ? Vous la guérirez ?

ERASTE.

A l'instant.

L I S E.

Bagatelle.

Vos remédes , Monsieur , ne valent rien pour elle.
Je fais un médecin qui fera mieux que vous ,
Je m'en vais le chercher , vous vous moquez de
nous.

É R A S T É.

Je ne m'en moque point , la chose m'est possible.
Va t'en voir seulement si Lucile est visible,
Et je vais la guérir à tes yeux.

L I S E.

A mes yeux ?

Lucile ? Il me fait rire avec son sérieux.
Il faut qu'il ait perdu l'esprit , & je l'admire ;
Mais , pour la rareté du fait , je lui vais dire.
Puisqu'il en veut par là , ce guérisseur de gens ,
Mérite , ma foi , bien qu'on rie à ses dépens.
Mais Lucile paroît.

SCÈNE VI.

LUCILE , ERASTE , LISE ;
CRISPIN.

LUCILE.

Est-ce ainsi , négligente ;
Qu'on court au médecin , lorsque mon mal aug-
mente ?
Quand je vous crois chez lui , je vous trouve en-
cor là ?

L I S E.

Madame , j'y courois , mais Monsieur que voilà ,

B b iij

294 LA DAME MÉDECIN ;

M'empêchant , malgré moi , d'aller à sa demeure ;
Dit qu'il vous va guérir , Madame , tout à l'heure.

LUCILE.

Il se moque de vous , allez , & prenez soin....

ERASTE.

Elle peut demeurer , il n'en est pas besoin.
Madame , quand les maux ne sont qu'imaginaires ,
Tant de précautions ne sont pas nécessaires ;
Et je ne pense pas qu'il soit fort mal aisé
De vous guérir d'un mal par l'amour supposé.

LUCILE.

(*bas à Lise.*)

Ah ! Lise , on m'a trahie. Ainsi toute ma plainte
N'est à vos yeux , Monsieur , que l'effet d'une
feinte ?

ERASTE.

D'un reproche pareil ne vous défendez plus ,
Madame , épargnez vous des discours superflus.
De Cléante & de vous je fais l'intelligence ,
Et votre médecin m'en a fait confidence.

LISE *à part.*

Peste du babillard !

ERASTE.

Je ne viens point ici

Eclater contre un feu dont je suis éclairci,
Si je me plains de vous , ce n'est que du mystère
Que ce cœur prévenu m'en a prétendu faire ;
Puisque le moindre aveu qu'on m'eût fait de vos
feux

M'eût fait donner mès soins pour vous unir tous
deux.

LUCILE.

Quand vous vîntes m'offrir vos vœux , je le con-
fesse ,

Eraste , de mon cœur je n'étois plus maîtresse ;
Et ce cœur ne pouvant se donner tout à vous
Ne pouvoit consentir à vous voir mon époux.

Sans égard pour des soins, dont je craignois la suite
 L'amour ferma mes yeux à tout votre mérite.
 Vous savez, si les traits vous sont un peu connus,
 Ce que peut le devoir sur des cœurs prévenus :
 Ainsi, j'ose espérer, que loin de vous en plaindre,
 Vous plaindrez le malheur qui m'a réduite à feindre.

E R A S T E.

Je ferai plus encor, Madame, & je prétens
 Aujourd'hui, par mes soins, vous voir tous deux
 contens.

Ménagez seulement l'esprit de votre pere,
 Votre refus pourroit irriter sa colere,
 Sa parole l'engage à vous donner à moi,
 Peut-être voudra-t'il vous en faire une loi,
 Ne vous opposez point à ses ordres, Madame ;
 Consentez à l'hymen, s'il vous vante ma flamme,
 Et dites hautement, pour vous mettre en repos,
 Qu'un miracle imprévu fait cesser tous vos maux,
 Que l'on peut nous unir, sans que rien se hazarde ;
 Offrez-moi votre main, le reste me regarde.
 Reposez-vous sur moi, sans vous en émouvoir,
 J'en saurai bien user, & ferai mon devoir.

L U C I L E.

Je rougis que ce cœur, qui règle ma conduite,
 Ne puisse vous aimer avec tant de mérite ;
 Mais que feront ces soins pour Cléante, & quel
 temps...

E R A S T E.

Entrons, je vous dirai le reste là dedans.
 On peut nous écouter, la chose est d'importance,
 Et la place est mal propre à cette confidence.
 Crispin.

L I S E à Lucile.

Je crois qu'il veut vous jouer quelque tour.

E R A S T E.

Voi si le médecin est chez lui de retour.

B b iiii

SCENE VII.

CRISPIN seul.

D'Un message pareil je me charge avec joie ;
Si par quelque bonheur je puis trouver en
voie
La traîtresse pour qui je me fens...

SCENE VIII.

ANGELIQUE , CRISPIN.

ANGELIQUE.

OU vas-tu ?

CRISPIN.

J'allois voir si chez vous vous étiez revenu.
Les yeux de votre sœur ont enchanté mon maître,
Il brule de conclure avec vous , & peut-être
Marche-t'il sur mes pas pour vous le confirmer.

ANGELIQUE.

Comment la trouve-t'il ?

CRISPIN.

Comment ? Propre à charmer ?

ANGELIQUE.

Je prétens les unir.

C R I S P I N.

Votre bonté l'honore.

A N G E L I Q U E.

Mais penses-tu qu'il l'aime ?

C R I S P I N.

Ah, Monsieur ! Il l'adore.

Depuis un jour qu'au bal par hasard il la vit,
 Il n'avoit de repos ni le jour ni la nuit,
 Il la cherchoit par tout, & soupiroit sans cesse,
 Et sa vûe en son cœur a mis une allégresse...

A N G E L I Q U E.

On lui trouve les yeux assez doux, le teint beau,

C R I S P I N.

Malepeste, Monsieur, c'est un friand morceau,
 Il en est fort content. Elle a certaine blonde,
 De face un peu longuette, & de taille un peu ron-
 de

Qui lui sert de sonbrette, & trouverois...

A N G E L I Q U E.

Hé bien ?

C R I S P I N.

Que si j'étois son fait, ce seroit fort le mien.

A N G E L I Q U E.

Aimerois-tu Jacinte, & crois-tu que pour femme.

C R I S P I N.

De bonne foi, ses yeux m'ont égtatigné l'ame.

A N G E L I Q U E.

Si l'autre hymen se fait, je te fais son époux,
 Avecque mille écus

C R I S P I N.

J'embrasse vos genoux,
 Monsieur le medecin.

A N G E L I Q U E.

Et si cet hyménée
 Peut être résolu, de plus, dans la journée,

298 LA DAME MEDECIN ;

Je prétens te la faire épouser dès demain.

CRISPIN.

Je vous suis obligé, Monsieur le médecin.

Mais, pour quelques raisons, il faudra qu'on discute.

ANGELIQUE.

Pourquoi ?

CRISPIN.

C'est...

ANGELIQUE.

Parle.

CRISPIN.

C'est...

ANGELIQUE.

Eclairci ce mystère.

CRISPIN.

C'est que dernièrement certaine infirmité
Interrompt, Monsieur, le cours de ma santé.

ANGELIQUE.

Comment ?

CRISPIN.

Ayant trouvé deux égrillards en voie,
Gens de ma connoissance, & gens aimans la joie,
Tous trois de nous revoir ayant peu de regret,
Bûmes à frais communs bouteille au cabaret,
Etant entre deux vins, Monsieur, nous proposâmes.

D'aller voir deux Cloris où tous trois nous dînâmes.

Je ne fais pas, Monsieur, si pendant qu'on dînait
Le verre dans lequel je bus n'étoit pas net.

Mais..

ANGELIQUE.

Suffit, je t'entens. Adieu mes ordonnances..

CRISPIN.

Il faut que vous sachiez, Monsieur, les circonstances.

D'abord...

ANGELIQUE

Cela suffit.

CRISPIN.

Monsieur, plus que deux mots.

Foin mon maître paroît, qu'il vient mal-à-propos.

SCENE IX.

ANGELIQUE, ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Souffrez, puisque le sort permet que je vous
voie,
Que mes embrassemens vous en marquent ma
joie.

ANGELIQUE.

De grace...

ERASTE.

Ah ! Laissez-moi vous embrasser cent fois ;
Mon frere, car ce nom m'est dû par votre choix.

ANGELIQUE.

Il suffit, vos transports ont trop de violence.

ERASTE.

Vos bontés ont pour moi passé mon espérance ;
Et mon cœur, transporté d'un tendre mouvement,
Ne vous peut témoigner assez d'empressement.
Je viens vous demander l'effet d'une promesse,
D'où dépend le bonheur de mes jours. Ma ten-
dresse

Manque, pour s'exprimer de termes ; mais ce
cœur

Ne sauroit rien aimer que votre aimable sœur.

300 *LADAME MEDECIN,*

Oui, Monsieur, à mes yeux elle est toute char-
mante,

Son esprit, son humeur, sa beauté, tout m'en-
chante.

Si votre cœur se sent même penchant pour moi,

Daignez en ma faveur disposer de sa foi.

Si mes profonds respects, si mon obéissance

Peuvent jamais tenir lieu de reconnaissance,

Je m'en ferai, Monsieur, un devoir si pressant

Qu'on me verra plutôt mort que méconnoissant.

A N G E L I Q U E.

Aimez moi, je ne veux de vous rien davantage.

A vous donner ma sœur ma parole m'engage,

Je le fais; mais enfin, pour vous voir son époux,

Il faut qu'auparavant vous dépendiez de vous.

De Lucile & de vous l'hymen se devoit faire,

Vous êtes engagé de parole à son père,

Il faut vous dégager.

E R A S T E.

C'est à quoi j'ai songé;

S'il eût été chez lui je serois dégagé.

Lucile sait déjà le beau feu qui me brûle;

Mais, pour ne vous laisser enfin aucun scrupule;

Je veux m'en expliquer avec lui dès ce jour.

Mais puis-je me flatter, Monsieur, qu'à mon re-
tour

Votre sœur, à l'hymen, par vos ordres s'engage &

A N G E L I Q U E.

J'en donne ma parole avec ma foi pour gage.

Allez vous dégager, revenez en ce lieu;

Et nous concluons tout dans le moment. Adieu.

SCENE X.

ERASTE, CRISPIN.

ERASTE.

Cherchons G ronde, allons, rendons-lui sa parole.

CRISPIN.

Quoi...

ERASTE.

Pourquoi m'arrêter, quand il faut que je vole

CRISPIN.

Aller rompre un hymen sans être instruit de rien,
 Sans savoir de ceux-ci la naissance & le bien,
 Sans s'informer quel bruit à l'épouse future ?
 Si c'étoit...

ERASTE.

Ce soupçon, Crispin, lui fait injure ;
 Ses yeux me sont garants de toute sa vertu.

CRISPIN.

Mais par quelque voisin on pourroit...

ERASTE.

Mais veux-tu

Ne me plus arrêter ?

CRISPIN.

Mais dans leur voisinage

On peut...

ERASTE.

Je ne veux pas en savoir davantage.

Adieu.

SCENE XI.

CRISPIN seul.

Oui votre cœur, qui s'est laissé charmer,
N'en veut rien faire, & moi, je veux m'en infor-
mer ;
Et vais faire à l'instant, bâvant quelques chopines,
Jaser sur leur chapitre ou voisins ou voisines.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

C R I S P I N.

A H, ciel! Tout est perdu, je n'en suis pas remis,
 Après un coup pareil je mets le diable au pis,
 Je tombe de mon haut. Quel sursaut pour mon maître!
 Mais il faut le chercher, où diable peut-il être?
 Lise que j'aperçois m'en instruira.

S C E N E I I.

L I S E, C R I S P I N.

C R I S P I N,

D I-moi,
 Mon maître, par hazard, seroit-il point chez toi?

L I S E.

Non. Tu peux le chercher.

C R I S P I N.

Tu te moques peut-être.

Plait-il?

L I S E.

Depuis tantôt je n'ai point vu ton maître;
 Mais que lui voudrois-tu? D'où te vient tant d'ennui?

C R I S P I N.

D'un secret qui ne peut s'éclaircir qu'avec lui.

Tandis qu'à le chercher il faut que je m'emploie,
 S'il revient voir Lucile avant que je le voie,
 Si tu ne veux ce soir voir ses jours terminés,
 Fais-lui, par amitié, fermer la porte au nez.

L I S E.

A ton maître ?

C R I S P I N.

Oui. Di-lui que pour certaine affaire
 Il faut absolument qu'avec lui je confère,
 Qu'il aille me chercher, & Lucile ni toi
 N'écoutez pas un mot de sa part qu'avec moi.
 Life, voudras-tu bien me faire cette grace ?

L I S E.

Le plaissant compliment que tu veux qu'on lui
 fasse.

Va, puisque là-dessus tu fais tant le discret ;
 Adieu, cherche ton maître, & lui dis ton secret.

C R I S P I N.

Ecoute.

L I S E.

Non, je sors pour affaire qui presse.

S C E N E I I I.

C R I S P I N seul.

Q Ue je la gourmerois de bon cœur la traître !

Mais, pour n'avoir enfin rien à me reprocher,
 Que faire ? L'attendrai-je ? Irai-je le chercher ?
 Je crains fort, son dessein ne quadrant pas au nô-
 tre,

Si je vais d'un côté, qu'il ne vienne de l'autre ;

Mais

Mais enfin mon esprit, dans le trouble où je suis ;
 Pour me laisser oisif n'est pas assez rassis.
 Cherchons-le. Ah ! Si le ciel pouvoit rendre mon
 inaitre
 Muet jusqu'à demain. Je vois Lise paroître ;
 Fuyons.

SCENE IV.

GERONTE, LISE.

GERONTE.

Que me dis-tu ?

LISE.

Je dis la vérité.

GERONTE.

De joie & de plaisir je suis si transporté
 Que mon cœur... Mais, di-moi, n'est-ce point
 raillerie ?

Veux-tu point...

LISE.

Non, Monsieur, votre fille est guérie,
 Je vous le dis encor, mais si parfaitement
 Que moi-même j'en suis dans un étonnement,
 Dont je ne me saurois remettre qu'avec peine.

GERONTE.

Quoi, sa toux, son poulmon, sa langueur, sa mi-
 graine,
 Sa douleur de poitrine, & son mal de côté
 N'ont plus...

LISE.

Elle est, Monsieur, en parfaite santé,

Tome III.

Cc

306 LA DAME MEDECIN.

Et rien ne trouble plus le repos de sa vie.

GERONTE.

Voilà ce qu'a produit l'homme à la sympathie ;
Il l'avoit bien promis. Qu'il a bien opéré
Sur elle ! Ah ! Que je fus ; Lise, bien inspiré
Lorsque, pour rétablir la joie en ma famille
J'allai porter chez lui des ongles de ma fille !

LISE.

Vous ne fûtes jamais, Monsieur, mieux conseillé.

GERONTE.

Dans l'abord cependant chacun s'en est raillé ;
Toi même la première en faisois raillerie.

LISE.

Ah ! Pour guérir les maux vive la sympathie.
Je me rends à l'épreuve, & là-dessus, Monsieur,
Votre fille qui vient de mouvrir tout son cœur,
Dit qu'à la sympathie il faudra que tout cède,
Et ne se veut jamais servir d'autre remède.

GERONTE.

Mais rendons-nous témoins du miracle tous deux ;
Car j'en veux être enfin convaincu par mes yeux.
Voyons, ma fille, allons, & pour plus d'assuran-
ce.

LISE.

En'en est pas besoin. La voici qui s'avance ;

SCENE V.

GERONTE , LUCILE , LISE.

GERONTE.

A Breche Est-il bien vrai que tes maux ont
cessé,
Ma fille ?

LUCILE.

En un moment tout mon mal s'est passé.
Sur les vœux que j'ai faits le ciel m'a satisfaite ;
Et je n'ai jamais eu de santé plus parfaite.

GERONTE.

D'un transport si charmant mon cœur se sent sai-
sir
Que les larmes aux yeux m'en viennent de plaisir,
Mais de cette langueur enfin débarrassée,
Conte-moi bien comment la chose s'est passée,
En quel temps, en quel lieu s'est fait ce change-
ment.
Tes maux t'ont-ils quittés en veillant, en dor-
mant ?

LUCILE.

J'étois dedans ma chambre , & contre l'ordinaire
Erasme me parloit d'amour, sans me déplaire ;
Il sembloit qu'en secret mon cœur & ma raison
Eussent, par quelque instinct, prévu ma guérison,
Ou que l'amour, touché de ma douleur trop vive,
Eût suspendu mes maux pour me rendre attentive ;
Car mon cœur, dans ce temps cherchant à se flat-
ter ,
Se faisoit un plaisir très-grand de l'écouter.

C. ij.

Tout-d'un-coup certain feu mettant fin à mes pei-
nes ,

A semblé ranimer tout le sang de mes veines ,
Certain transport de joie a frappé tous mes sens ;
Mon cœur s'en est ému , j'ai frémi quelque temps ;
Mes yeux en ont perdu cette langueur mortelle ,
Mon teint en a repris sa couleur naturelle ,
Tous mes maux ont cessé , je ne puis là-dessus
En l'état où je suis vous dire rien de plus.

Au bonheur de mes jours prévoyant peu d'obsta-
cles ,

Je ne vous dirai point , mon pere , quel miracle
Produit l'étonnement qu'ici vous nous montrez.

G E R O N T E .

Ce sont les petits corps qui se sont rencontrés .

L'admirable secret que cette sympathie !

Mais puisque par bonheur enfin on t'a guérie ;

Ma fille , avec l'époux que je t'ai destiné ,

Je veux voir aujourd'hui ton hymen terminé .

En l'état où te met ta guérison , je pense

Que ton cœur pour l'hymen n'a plus de répu-
gnance ,

Avec moi tu t'en peux expliquer sans rougir .

L U C I L E .

Vous en êtes le maître , & je fais obéir .

G E R O N T E .

Ah ! Voilà qui me plaît , & vais pour cette affaire

Faire avertir , traiteur , violons & notaire .

SCENE VI.

LUCILE, LISE.

LISE.

JE crois que vous perdez l'esprit.

LUCILE.

L'esprit, moi ?

LISE.

Vous.

Quoi, vous offrir à prendre Erasme pour époux ?

LUCILE.

Oui, j'en suis convenue, & tandis qu'il s'occupe.

LISE.

Et, s'il vous prend au mot, vous en serez la dupe.

LUCILE.

Un tel soupçon ne peut me tomber dans l'esprit,
Il aime ailleurs, tantôt lui-même il me l'a dit,
Et même il m'a juré que ce qu'il prétend faire
N'est que pour se charger du courroux de mon
pere,

Qui prendroit, si j'osois lui refuser ma foi,

Des résolutions fâcheuses contre moi ;

Et, pour m'en garantir, il promet & m'assure ;

Que pourvû que tantôt je m'offre à tout conclure.

Le refus de son cœur suivra l'offre du mien.

LISE.

Tout ce qu'il vous plaira, mais je n'en ferois rien.

Ces promesses en l'air n'ont rien qui me contente.

LUCILE.

Lui-même il s'est chargé d'aller chercher Cléante ;

Et, pour plus d'assurance, enfin l s'est offert

De n'agir là-dessus qu'avec lui de concert.

S C E N E VII.

LUCILE, CLEANTE, ERASTE,
LISE.

ERASTE.

Oui, Madame, & je viens, pour remplir votre
attente,
Dégager ma parole, & vous offrir Cléante,
Plus charmé que jamais de vos divins appas.

LISE.

Hé bien, j'avois bien dit qu'il n'y manqueroit pas ;
Monsieur est honnête homme, il fait ce qu'il pro-
pose

Et promettre & tenir est chez lui-même chose.

CLEANTE.

Oui, Madame, jamais des soins si généreux
N'ont relevé l'espoir d'un amant malheureux.
Je l'avouerai, je suis surpris, je le confesse,
De l'air dont pour nos feux Eraste s'intéresse,
Et je n'esperois pas, le voyant à regret,
Trouver dans un rival un ami si parfait.

ERASTE.

Pour vous unir tous deux, sans tarder davantage ;
Vous allez voir à quoi mon amitié s'engage.
Ne perdons point de temps. Geronte est-il ici ?

LISE.

Il vient.

S C E N E V I I I .

GERONTE , LUCILE , ERASTE ,
CLEANTE , LISE .

GERONTE à Eraste .

JE vous cherchois :

E R A S T E .

Je vous cherchois aussi .

GERONTE .

Je crois que vous savez tous deux , touchant ma
fille ,

Quel miracle aujourd'hui s'est fait dans ma famille ;
Mais vous-même ayant vu tantôt sa guérison ,
Puisque vous me cherchiez , j'en conçois la rai-
son ;

Vous êtes amoureux , & ce soin , je vous jure ,
Touchant votre union m'est de fort bon augure .
Mais , pour vous épargner des discours superflus ,
Je vous ai prévenu , mon gendre , là-dessus .
A nous venir trouver le notaire s'appête ,
A vous donner la foi ma fille est toute prête ,
Approchez , que tous deux vous vous donniez la
main .

E R A S T E .

Vos promesses n'ont pû rendre Eraste assez vain ,
Pour rassurer son cœur alarmé pour la suite
Contre son peu de bien & son peu de mérite .
Mon avêu , je le sais pourra vous étonner ,
Mais je n'ai plus de foi ni de cœur à donner .
Non , mon empressement ne peut répondre au vo-
tre ,
Ce seroit vous tromper , je brûle pour vous .

322 LA DAME MÉDECIN;

Ma foi m'engage ailleurs & dans ce même jour,
L'hymen, en ma faveur, doit seconder l'amour.

GERONTE.

Comment donc ? A sa main vous cessez de pré-
tendre,

Vous, qu'à cent bons partis j'ai préféré pour gen-
dre ?

Et lorsque sur l'espoir de vous voir son époux,
J'en ai rebuté vingt qui valloient mieux que vous,
Vous payez d'un refus l'honneur qu'on vous veut
faire ?

ERASTE.

C'est l'effet d'un caprice à l'amour ordinaire.
Vous savez qu'un amant, facile à s'enflammer,
Consulte rarement la raison pour aimer.

GERONTE.

De ces contes, Monsieur, pensez-vous qu'on se
paie ?

Dites-nous, pensez-vous qu'une semblable baie
Se digère aisément lorsque tout est conclu ?

LISE.

Comment ! Quand sur la foi d'un hymen résolu
Vous aurez débité des sornettes pour rire,
Après avoir réduit une fille à vous dire
Quelle fait son bonheur de vous voir son époux,
Vous osez lui venir faire un tel affront, vous ?

GERONTE.

Morbleu !

LISE.

Sans le respect qui me retient, je meure,
Je vous ferois porter de mes marques sur l'heure.

GERONTE.

Lise, laissons-le en paix. Va, ma fille, aujourd'hui,

N'aura pas grande peine à mieux trouver que lui.

CLEANTE.

CLEANTE.

Si par quelque bonheur je pouvois vous paroître ,
Lui cherchant un époux, assez digne de l'être ,
Tant de respects suivroient une telle faveur ,
Que vous-même avoueriez....

GERONTE.

Vous ? C'est nous faire honneur ;
Je connois dès long-temps toute votre famille ,
Je fais vos facultés , & vous donne ma fille ,
Pourvû que son aveu réponde à votre espoir.

LUCILE.

Pour ne pas obéir , je fais trop mon devoir.

ERASTE.

Puisque le ciel vous donne un cavalier d'élite ,
Qui me surpasse en bien , aussi bien qu'en mérite ,
Demeurons , en faveur d'un pareil allié ,
Au défaut de l'amour , unis par l'amitié.
Daignez être témoins du bonheur qu'on m'ap-
prête.
Et pour un double hymen ne faisons qu'une fête.

CLEANTE à Geronte.

Consentez-y , Monsieur , souffrez qu'en même
temps....

GERONTE.

Soit , pour l'amour de vous , mon gendre , j'y con-
sens.

ERASTE.

Puisque vous voulez bien que de notre fortune
L'allégresse entre nous aujourd'hui soit commune ,
Et que votre courroux est enfin défariné ,
Il faut que vous voyez l'objet qui m'a charmé.
Paris n'a rien d'égal à sa beauté , Madame ,
De grace , pardonnez cet éloge à ma flamme ;
L'amour peut éblouir mes yeux en sa faveur ,
Mais vous en jugerez à l'instant.

Tome III.

Dd

SCENE IX.

*GERONTE, LUCILE, CLEANTE,
CRISPIN, LISE.*

CRISPIN.

AH, Monsieur !
Je vous ai tant cherché que j'en suis hors d'ha-
leine.

ERASTE.

Qu'as-tu ? Que me veux-tu ? Dépêche, qui t'a-
mène ?

CRISPIN.

Ici Gêronte & vous qu'avez-vous arrêté ?

ERASTE.

Que chacun se pourroit pourvoir de son côté.

CRISPIN.

Ah, le traître ! Et Lucile en est-elle contente ?

ERASTE.

On ne peut l'être plus ; elle épouse Cléante,
Tu peux t'imaginer s'il en est satisfait.

CRISPIN.

Ah, Monsieur !

ERASTE.

Qu'est-ce donc ?

CRISPIN.

Que diable avez-vous fait ?

ERASTE.

Comment ?

CRISPIN.

Ce Médecin, de qui la réthorique
Vous leuroit d'un hymen avec sa sœur unique,

N'est qu'un fourbe, Monsieur, par eux tous attiré
 Pour rompre votre hymen qu'il avoit différé.
 Lucile, l'inconnuë, & la soubrette même
 Prêtoient, pour vous berner, la main au strata-
 gême.

ERASTE.

Quoi, ce n'est pas son frere, & l'offre de sa foi?

CRISPIN.

Son frere? Il est, Monsieur, son frere comme moi.
 Ce docteur attiré n'est rien qu'un fourbe à gage.

ERASTE.

Hé, de qui l'as-tu su?

CRISPIN.

Des gens du voisinage.

Je m'en suis informé chez cinquante, & j'ai su
 Qu'elle n'a point de frere, & n'en a jamais eu.
 Il est bien vrai qu'on dit que l'inconnue est fille
 D'un medecin fort riche, & de bonne famille;
 Mais, à moins qu'un démon n'ait voulu s'enga-
 ger

A seconder leurs soins pour vous faire enrager,
 Ce ne peut être lui; car j'ai preuves certaines
 Qu'il est défunt depuis soixante & dix semaines.
 Tous m'ont de même sorte éclairci ce secret,
 Monsieur, encore un coup, que diable avez vous
 fait?

GERONTE.

A tout ce qu'il a dit je ne puis rien comprendre.

CLEANTE.

Quel est donc l'accident que l'on vient vous ap-
 prendre?

ERASTE.

Le récit qu'il m'a fait a lieu de me toucher;
 Mais enfin, vainement je voudrois le cacher.
 L'homme de Montpellier, ce medecin habile,
 Que vous aviez exprès fait venir pour Lucile,

D d ij

Atitré par quelqu'un , & de concert , Monsieur ,
 Avec une beauté qui se disoit sa sœur ,
 Promettoit à mes feux cette sœur supposée ,
 Pour voir à mes refus votre fille exposée ;
 Mais enfin c'est un fourbe , & j'en viens d'être in-
 struit.

Je n'examine point qui peut l'avoir séduit ,
 Qui voudra protéger ce traître peut me suivre ;
 Je l'ai vû là dedans , il faut qu'on me le livre.

GERONTE.

Aminte se connoît , & pourra déclarer.....

ERASTE.

Non , Monsieur , à l'instant , je veux m'en assurer ,
 Que vois-je ? La voici , cette sœur , j'en soupire.

SCENE DERNIERE.

ANGELIQUE , GERONTE , LUCILE ,
 CLEANTE , ERASTE , CRISPIN ,
 LISE.

ERASTE.

Q Uoi , Madame , il est vrai ce qu'on vient de
 me dire ?
 Vous n'avez point de frere , & malgré mon ar-
 deur ,
 Vous avez secondé les soins d'un imposteur ?
 Quelque juste courroux qu'ait causé cette feinte ,
 Ma bouche contre vous se refuse à la plainte ;
 Charmé de tant d'appas , j'avois pris dans vos
 yeux ,
 Pour une feinte ardeur de véritables feux.

La douleur que j'en ai n'a pû bannir encore
 L'amour & le respect d'un cœur qui vous adore ;
 Et peut être ce cœur , malgré de pareils coups ,
 Aimera mieux mourir que se plaindre de vous.
 Mais pour le scélérat qui s'est rendu complice ,
 Pour augmenter mes feux , de tout cet artifice .
 Rien ne peut le sauver de mon ressentiment ,
 Il mourra de ma main.

ANGÉLIQUE.

Attendez un moment.

ERASTE.

Il faut me le livrer,

ANGÉLIQUE.

Calmez cette colere.

Erasle , vous voyez & la sœur & le frere.
 Dans ce bal , où l'amour fût triompher de nous ,
 Je cédai , je l'avoue , à mon penchant pour vous.
 Ayant sù que l'hymen de vous & de Lucile
 Devoit rendre bientôt ce penchant inutile ,
 Aminte , disposée à flatter mon dessein ,
 M'introduisit chez vous au lieu du médecin.
 J'ai sù sous cet habit le secret de votre ame ;
 Je vous ai désunis. Je ne crois pas , Madame ,
 Que vous me vouliez mal de son manque de foi ;
 Ni qu'Erasle en ait moins de tendresse pour moi.

ERASTE.

Moi , vous en aimer moins ? Cette faveur insigne
 Me fait voir des bontés dont je ne suis pas digne ;
 Et , si votre tendresse égale mon ardeur ,
 Il ne manquera rien , Madame , à mon bonheur.

LUCILE.

Quoi , c'est vous que céans introduisit ma tante ?

ANGÉLIQUE.

Moi-même , elle pourra....

LISE.

Peste , qu'elle est savante !

Dd iij

318 *LA DAME MEDECIN.*

GERONTE.

A peine puis-je ici croire ce que j'entens.
Mais puisque par bonheur vous êtes tous con-

tens,
Pour votre double hymen ne faisons qu'une fête,
Que pour ce soir au bal tout le monde s'apprête ;
Et qu'on reçoive ici , suivant notre dessein ,
Tous ceux qui voudront voir la Dame Médecin.

FIN.